

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

LA MÉGÈRE APPRIVOI- SÉE

WILLIAM SHAKESPEARE

Comédie — 1590

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

PETRUCHIO	165 rép.	DEUXIÈME VALET	4 rép.
TRANIO	95 rép.	NATHANIEL	4 rép.
CATHARINA	86 rép.	PREMIER COMÉDIEN	3 rép.
HORTENSIO	74 rép.	TROISIÈME VALET	3 rép.
BAPTISTA	73 rép.	DEUXIÈME PIQUEUR	2 rép.
LUCENTIO	65 rép.	MERCIER	2 rép.
GREMIO	62 rép.	COMÉDIENS	1 rép.
GRUMIO	62 rép.	DEUXIÈME COMÉDIEN	1 rép.
BIONDELLO	47 rép.	TOUS	1 rép.
BIANCA	30 rép.	GREMIO ET BIONDELLO	1 rép.
SLY	26 rép.	GREMIO ET TRANIO	1 rép.
VINCENTIO	24 rép.	PETRUCCHIO	1 rép.
CURTIS	22 rép.	PLUSIEURS VALETS	1 rép.
PÉDAGOGUE	22 rép.	PHILIPPE	1 rép.
LORD	19 rép.	JOSEPH	1 rép.
TAILLEUR	12 rép.	NICHOLAS	1 rép.
PAGE	9 rép.	TOUS LES VALETS	1 rép.
VEUVE	9 rép.	PIERRE	1 rép.
PREMIER VALET	8 rép.	GARÇON TAILLEUR	1 rép.

VALET

7 rép.

**FIN DE LA SAUVAGE APPRI-
VOISÉE**

1 rép.

PREMIER PIQUEUR

4 rép.

SOMMAIRE

☞ Cliquez sur un acte pour y accéder directement

Acte I	6
---------------------	----------

ACTE I

SCÈNE I

(Sur la bruyère. Devant un cabaret.)

Sly

Je vais vous étriller, ma parole !

Sly

L'HÔTESSE.

Sly

Aux ceps, vagabond !

Sly

Vous êtes une gueuse ; les Sly ne sont pas des vagabonds. Regardez dans les chroniques ; nous sommes venus avec Richard le Conquérant. Ainsi, ⁵ paucas pallabris ! laissez filer le monde ! Sessa !

Sly

L'HÔTESSE.

S LY

Vous ne voulez pas payer les verres que vous avez cassés ?

S LY

Non, pas un denier. Par saint Jérominie, va-t'en ! Va dans ton lit glacé et réchauffe-toi !

10

S LY

L'HÔTESSE.

S LY

Je connais mon remède. Je vais chercher le quartenier.

S LY

Quartenier, vingtenier ou centenier, je lui répondrai la loi à la main ; je ne bougerai pas d'un pouce ; qu'il vienne et poliment !

S LY

Il s'affaisse à terre et s'endort.

15

LORD

— Piqueur, je te recommande de bien soigner mes chiens, — surtout Fré-tillant ; le pauvre animal est tout enflé ! — Accouple Nébuleuve avec la braque à large gueule . — As-tu vu, mon garçon, comme Argent a bien relancé — au coin de la haie, quand tous les autres étaient en défaut ? — Je ne voudrais pas perdre ce chien-là pour vingt livres.

20

PREMIER PIQUEUR

— Eh ! Carillon le vaut bien, milord ; — il a aboyé au moindre écart du gibier, — et deux fois aujourd’hui il a retrouvé la piste la plus éventée. — Croyez-moi, c’est le meilleur chien.

LORD

— Tu es un imbécile. Si Écho était un peu plus lesté, — j’estime qu’il en vaudrait douze comme Carillon . — Mais fais-les bien souper, et veille sur eux tous. — J’entends chasser demain encore.

25

PREMIER PIQUEUR

C’est bien, milord.

LORD

— Qu’est cela ? un homme mort ou ivre ? Vois donc, respire-t-il ?

DEUXIÈME PIQUEUR

— Il respire, milord. S’il n’était pas échauffé par la bière, — ce serait un lit bien froid pour y dormir si profondément.

30

LORD

— Quel monstrueux animal ! Le voilà vautré comme un porc ! Ô mort sinistre, combien affreuse et répulsive est ton image !... — Mes maîtres, je veux m’amuser de cet ivrogne. — Qu’en pensez-vous ? s’il était transporté dans un lit, — enveloppé dans des draps fins, et s’il se réveillait, ayant des bagues à ses doigts, — un banquet délicieux devant son lit, — et près de lui des gens en riche livrée, — ce mendiant-là n’oublierait-il pas qui il est ?

35

PREMIER PIQUEUR

Certainement, milord. Je n'en doute pas.

DEUXIÈME PIQUEUR

Il serait bien étonné en s'éveillant.

PREMIER PIQUEUR

— Milord, comptez sur nous ; nous jouerons notre rôle avec un zèle si
vrai, qu'il se croira réellement — ce que nous lui dirons qu'il est. 40

LORD

— Enlevez-le doucement, et mettez-le au lit ; — et que chacun soit à son
poste quand il s'éveillera.

LORD

Des valets emportent Sly. On entend une trompette.

LORD

À un valet. 45

LORD

— Maraude, va voir quelle est cette trompette qui sonne.

LORD

Le valet sort.

LORD

— Sans doute quelque noble gentilhomme — en voyage, qui désire se reposer ici.

VALET

— Eh bien ! qu'est-ce ?

50

VALET

Ne vous déplaît-il, milord, — ce sont des comédiens qui offrent leurs services à Votre Seigneurie.

LORD

— Dis-leur d'approcher.

COMÉDIENS

Compagnons, vous êtes les bienvenus.

PREMIER COMÉDIEN

— Nous remercions Votre Honneur.

55

LORD

— Vous proposez-vous de rester avec moi ce soir ?

DEUXIÈME COMÉDIEN

— S'il plaît à Votre Seigneurie d'accepter nos services.

LORD

— De tout mon cœur,

LORD

Montrant le premier comédien.

LORD

Voilà un gaillard que je me rappelle — avoir vu jouer une fois le fils aîné⁶⁰
d'un fermier ; — c'était dans une pièce où vous faisiez si bien la cour à
la grande dame ; — j'ai oublié votre nom ; mais certainement, ce rôle —
était habilement soutenu et joué avec naturel.

PREMIER COMÉDIEN

— C'est de Soto

PREMIER COMÉDIEN

, je crois, que Votre Honneur veut parler.

65

LORD

— C'est vrai, tu étais excellent... — Allons, vous êtes venus dans un bon
moment ; — d'autant plus à propos que j'ai en projet un divertissement
— où votre savoir-faire pourra m'être d'un grand secours. — Il y a ici un
lord qui veut vous voir jouer ce soir ; — mais je doute fort de votre rete-
nue ; — je crains qu'en remarquant son maintien bizarre — car Sa Sei-
gneurie n'a pas encore assisté à une représentation, — vous ne soyez⁷⁰
pris de quelque fol accès de gaieté, — et que vous ne l'offensiez, car, je
vous le déclare, messieurs, — pour peu qu'il vous voie sourire, il se
fâche.

PREMIER COMÉDIEN

— Ne craignez rien, milord, nous saurons nous contenir, — fût-il le per-
sonnage le plus grotesque du monde.⁷⁵

LORD

Sortent le valet et les comédiens.

LORD

— Toi, drôle, va trouver mon page Barthélémy, — et fais-le habiller des pieds à la tête comme une lady ; — cela fait, conduis-le à la chambre de l'ivrogne, — appelle-le Madame et témoigne-lui le plus profond respect.⁸⁰
— Dis-lui de ma part que, s'il veut gagner ma faveur, — il prenne les nobles manières — qu'il a observées chez les grandes dames — dans leurs rapports avec leurs maris ; — qu'il ait avec l'ivrogne ces façons ob-séquieuses, — et que, d'une voix douce, avec une humble révérence, — il lui dise : « Que daigne ordonner votre Seigneurie ? — En quoi votre⁸⁵
dame, votre obéissante femme, — peut-elle vous montrer son zèle et vous prouver son amour ? » — Et qu'alors, avec de tendres embrassades et des baisers tentateurs, — la tête inclinée sur le sein de l'époux, — il verse des pleurs de joie en voyant le retour à la santé de son noble sei-
gneur — qui, pendant deux fois sept années, s'est figuré — n'être qu'un⁹⁰
misérable et immonde mendiant. — Si mon page n'a pas ce don tout fé-minin — de faire pleuvoir à volonté une averse de larmes, — un oignon en fera la farce, — et, soigneusement enveloppé dans un mouchoir, — lui donnera, en dépit de lui-même, un regard larmoyant. — Fais exécuter
cela avec toute la promptitude possible ; — tout à l'heure je te donnerai⁹⁵
de nouvelles instructions.

LORD

Le valet sort.

LORD

Tous sortent.

LORD

‌

SCÈNE II

(Une chambre à coucher dans un château.)

SLY

— Au nom de Dieu, un pot de petite bière !

100

PREMIER VALET

— Votre Seigneurie veut-elle boire un verre de vin des Canaries ?

DEUXIÈME VALET

— Votre Honneur veut-il goûter de ces conserves ?

TROISIÈME VALET

— Quel costume Votre Honneur veut-il mettre aujourd’hui ?

SLY

Je suis Christophero Sly ; ne me qualifiez pas d’Honneur ni de Seigneurie ; je n’ai bu de ma vie du vin des Canaries ; et, si vous voulez me donner des conserves, donnez-moi des conserves de bœuf. Ne me demandez jamais quel costume je veux mettre ; car je n’ai pas plus de pourpoints que je n’ai de dos, pas plus de chausses que de jambes, pas plus de souliers que de pieds ; parfois même j’ai plus de pieds que de souliers, ou j’ai des souliers qui laissent voir mes orteils à travers l’empeigne.

110

LORD

— Que le ciel délivre Votre Honneur de cette humeur fantasque ! — Oh ! se peut-il qu'un homme si puissant, de si grande naissance, — jouissant d'une telle fortune et d'une si haute considération, — soit possédé d'un si indigne esprit ? —

SLY

Quoi, vous voulez donc me rendre fou ! Est-ce que je ne suis pas Christophe Sly, fils du vieux Sly de Bartonheath ¹¹⁵

SLY

, colporteur par naissance, faiseur de cartes par éducation, par mutation montreur d'ours, et présentement chaudronnier par état ? Demandez à Marianne Hacket, la grasse aubergiste de Wilmecote

SLY

, si elle ne me connaît pas ; si elle ne dit pas que je suis sur son compte ¹²⁰ pour quatorze deniers de pure ale, comptez-moi pour le plus fieffé menteur de la chrétienté. Voyons, je n'ai pas de délire ! Voici...

PREMIER VALET

— Oh ! voilà ce qui désole milady !

DEUXIÈME VALET

— Oh ! voilà ce qui accable vos serviteurs !

LORD

— Voilà ce qui fait que vos parents fuient votre château, — dont ils sont ¹²⁵ comme repoussés par votre étrange égarement. — Oh ! noble lord,

songe à ta naissance ; — rappelle à toi du bannissement tes anciennes idées, et bannis ces rêves abjects et dégradants. — Vois comme tes serviteurs s'empressent autour de toi, — tous prêts à ton premier signe à remplir leur office ! — Veux-tu de la musique ? Écoute !

130

LORD

La musique se fait entendre.

PREMIER VALET

— Dis que tu veux une chasse à courre : tes lévriers sont aussi rapides — que le cerf à longue haleine et plus lestes même que la biche.

DEUXIÈME VALET

— Aimes-tu les tableaux ? nous t'irons chercher sur le-champ — un Adonis au bord d'un ruisseau — et une Vénus cachée dans les roseaux, — que son souffle semble remuer et agacer, — juste comme le vent joue avec les roseaux houleux.

135

LORD

— Nous te montrerons Io, au moment où, vierge encore, — elle fut séduite et surprise ; — la peinture est si vivante qu'on croirait voir la chose,

140

TROISIÈME VALET

— Ou bien Daphné, errant à travers un fourré d'épines — et s'écorchant les jambes ; vous jureriez vraiment qu'elle saigne — et qu'à cette vue Appollo désolé pleure, — tant le sang et les larmes sont peints artistement !

LORD

— Tu es un lord et rien qu'un lord ; — tu possèdes une lady bien plus belle — que toutes les femmes de cet âge dégénéré. 145

SLY

— Suis-je un lord et ai-je pour femme une lady ? — Est-ce que je rêve ? ou bien ai-je rêvé jusqu'à présent ? — Je ne dors point ; je vois, j'entends, je parle ; — je sens de suaves parfums et je touche de molles choses. — Sur ma vie, je suis un lord en effet — et non un chaudronnier, et non Christophero Sly... — Allons, qu'on amène céans notre dame ; — et encore une fois, un pot de petite bière ! 150

DEUXIÈME VALET

— Votre Grandeur veut-elle se laver les mains ?

DEUXIÈME VALET

Les valets lui présentent une aiguière, un bassin et une serviette.

DEUXIÈME VALET

— Oh ! que nous sommes heureux de voir votre raison rétablie ! — si vous pouviez reconnaître, une fois pour toutes, qui vous êtes ! Depuis quinze ans plongé dans un rêve ; — et même en vous éveillant, vous restiez comme endormi. 155

SLY

— Depuis quinze ans ! ma foi, c'est un joli somme. — Et je n'ai rien dit pendant tout ce temps-là ? 160

PREMIER VALET

— Oh ! si, milord ; mais seulement des paroles extravagantes. — Quoique vous fussiez couché ici dans cette belle chambre, — vous prétendiez qu'on vous avait flanqué à la porte, — et vous déblatériez contre l'hôtesse du lieu, — et vous disiez que vous la citeriez en justice — pour vous avoir apporté des cruches de grès au lieu de bouteilles cachetées. 165
— Quelquefois vous appeliez Cécile Hacket.

SLY

— Oui, la servante du cabaret.

TROISIÈME VALET

Eh bien, seigneur, vous ne connaissez ni cabaret ni servante, — ni tous ces hommes que vous nommiez, — comme Stephen Sly et le vieux John Naps de Graisse, — et Péter Turf, et Henri Pimprenelle, — et une vingtaine d'autres individus de cet acabit — qui n'ont jamais existé et que 170
personne n'a jamais vus.

SLY

— Enfin, Dieu soit loué de mon rétablissement !

Tous

— Amen !

SLY

— Je te remercie ; tu n'y perdras rien. 175

PAGE

— Comment se porte mon noble lord ?

S L Y

— Corbleu, fort bien ; car on fait ici assez bonne chère. Où est ma femme ?

P A G E

— La voici, noble lord. Que veux-tu d'elle ?

S L Y

— Vous êtes ma femme et vous ne m'appellez pas votre mari ! — C'est bon pour mes gens de m'appeler milord ; je suis votre bon homme.

180

P A G E

— Mon mari et milord, milord et mon mari ; — je suis votre femme en toute obéissance.

S L Y

— Je sais cela... Comment faut-il que je l'appelle ?

L O R D

— Madame.

185

S L Y

— Alice madame ou Jeanneton madame ?

L O R D

— Madame tout court ; c'est ainsi que les lords appellent leurs ladies.

SLY

— Madame ma femme, on dit que j’ai rêvé et dormi — pendant plus de quinze ans.

PAGE

— Oui, et ces quinze ans m’en ont semblé trente, — ayant été tout ce temps éloignée de votre lit. 190

SLY

— C’est beaucoup... Laquais, laissez-moi seul avec elle... — Madame déshabillez-vous et venez vite au lit.

PAGE

— Trois fois noble lord, je vous conjure — de m’excuser encore pour une nuit ou deux, — ou, du moins, jusqu’à ce que le soleil soit couché ; — car vos médecins m’ont expressément recommandé, — sous peine de vous causer une rechute, — de m’absenter encore de votre lit. — J’espère que ce motif me servira d’excuse. — 195

SLY

La situation est telle que j’aurai grand’peine à attendre si longtemps. Mais je ne voudrais pas non plus retomber dans mes rêves ; j’attendrai donc, en dépit de la chair et des sens. 200

SLY

Corbleu ! je veux bien. Qu’ils jouent ! Une comédie, c’est des farces de Noël ou des tours de saltimbanque, n’est-ce pas ?

PAGE

— Non, mon bon seigneur, c'est un divertissement de plus agréable étoffe ! —

205

SLY

Sans doute quelque étoffe à ramages !

PAGE

C'est une manière d'histoire.

SLY

Bon, nous allons voir ça. Allons, madame ma femme, asseyez-vous à mes côtés, et laissez filer le monde : nous ne serons jamais plus jeunes.

SLY

Ils prennent place sur des sièges.

210

SLY

‌

SLY

LA SAUVAGE APPRIVOISÉE

SCÈNE I

(Padoue. Devant la maison de Baptista.)

TRANIO

— Mi perdonate , mon gentil maître ; — je partage en tout vos sentiments ; — heureux que vous persistiez ainsi dans votre résolution — d’aspirer les douceurs de la douce philosophie. — Seulement, mon bon maître, — tout en admirant — la vertu et la discipline morale, — ne devons pas, je vous prie, des stoïques et des bûches. — Ne soyons pas tellement dévots aux préceptes d’Aristote, — qu’Ovide soit un proscrit à jamais renié par nous ! — Parlez logique avec les connaissances que vous avez, — et pratiquez la rhétorique dans votre causerie familière, — ayez recours à la musique et à la poésie pour vous inspirer ; — quant aux mathématiques et à la métaphysique, — prenez-en ce que votre estomac pourra en digérer ; — nul profit à la leçon prise sans plaisir. — En un mot, monsieur, choisissez l’étude la plus attrayante pour vous.

LUCENTIO

— Grand merci, Tranio, de cet excellent avis. — Ah ! Biondello, que n’es-tu déjà sur ce rivage ! — Nous pourrions prendre immédiatement toutes nos dispositions, — et nous loger de manière à recevoir dignement — les amis que nous ne tarderons pas à trouver dans Padoue. — Mais arrêtons un peu : quelle est cette compagnie ?

TRANIO

— Mon maître, sans doute quelque procession pour fêter notre arrivée en ville.

BAPTISTA

— Messieurs, ne m’importunez pas davantage ; — vous connaissez ma ferme résolution — de ne pas donner ma cadette — avant d’avoir un mari pour l’aînée. — Si l’un de vous deux aime Catharina, comme je vous connais bien et que je vous aime bien, — il a ma permission de la mettre en ménage.

GREMIO

— Plutôt la mettre à la ménagerie ! Elle est trop rude pour moi ! —
Voyons, Hortensio, voyons, la voulez-vous pour femme ?

CATHARINA

— Je vous le demande, monsieur, voulez-vous donc — me prostituer à
ces épouseurs ?

240

HORTENSIO

— Épouseurs, ma belle ? Comment l'entendez-vous ? Pas d'épouseurs
pour vous, — tant que vous ne serez pas de plus aimable et plus douce
humeur.

CATHARINA

— Ma foi, monsieur, vous n'avez rien à craindre ; — vous n'êtes pas en-
core à mi-chemin de mon cœur ; — vous y seriez, que mon premier soin²⁴⁵
serait — de vous étriller la caboche avec un escabeau à trois pieds, de
vous barbouiller la figure et de vous berner !

HORTENSIO

— De pareilles diablesses, bon Dieu, délivrez-nous !

GREMIO

— Et moi aussi, bon Dieu !

LUCENTIO

— Mais je vois dans le silence de l'autre — la timidité et la réserve d'une²⁵⁰
douce vierge. — Silence, Tranio !

TRANIO

— Bien dit, maître ! Soyons cois et regardez tout votre soûl.

BAPTISTA

— Messieurs, j’entends que les effets — suivent les paroles... Bianca, rentre ; — que cela ne le fâche pas, bonne Bianca ; — je ne t’en aimerai pas moins, ma fille.

255

BAPTISTA

Bianca fond en larmes.

CATHARINA

— La jolie petiote !...

CATHARINA

À Baptista.

CATHARINA

Vous feriez mieux — de lui fourrer le doigt dans l’œil ! Elle saurait pourquoi elle pleure.

260

BIANCA

— Ma sœur, soyez contente de mon mécontentement !

BIANCA

À Baptista.

BIANCA

— Monsieur, je souscris humblement à votre bon plaisir ; mes livres et mes instruments feront ma société, — J'étudierai et je m'exercerai seule avec eux.

265

LUCENTIO

— Écoute, Tranio ! tu peux entendre parler Minerve !

HORTENSIO

— Signor Baptista, êtes-vous donc un père si étrange ! — Je suis bien fâché que notre empressement auprès de Bianca lui vaille — ce chagrin.

BAPTISTA

— Messieurs, prenez-en votre parti ; je suis résolu. — Rentre, Bianca !

BAPTISTA

Bianca sort.

270

BAPTISTA

Comme je sais qu'elle fait ses délices — de la musique, des instruments et de la poésie, — je veux faire venir chez moi des professeurs — capables d'instruire sa jeunesse. Si vous en connaissiez, Hortensio, — ou vous, signor Gremio, — amenez-les-moi ; car je serai toujours plein d'égards — pour les hommes de talent, — et toujours généreux — pour la bonne éducation de mes enfants. — Sur ce, adieu. Catharina, vous pouvez rester ; — car j'ai à causer avec Bianca.

275

BAPTISTA

Il sort.

CATHARINA

- Eh mais, il me semble que je peux bien m'en aller aussi, n'est-ce pas ?
- Quoi ! est-ce qu'on va me fixer des heures ! comme si, apparemment,
- je ne savais pas ce qu'il faut prendre et laisser ! Ha !

280

CATHARINA

Elle sort.

GREMIO

— Tu peux aller rejoindre la femme du diable ; tu as de si bonnes qualités que personne ne veut de toi !... Notre amour n'est pas si grand, Hortensio, que nous ne puissions souffler dans nos doigts et le laisser jeûner. Notre gâteau n'est cuit d'aucun côté ! Adieu donc. Toutefois, pour l'affection que je porte à ma chère Bianca, si je puis tomber sur un maître capable de lui enseigner les arts auxquels elle se plaît, je l'adresserai à son père.

285

GREMIO

Quelle est-elle, je vous prie ?

290

HORTENSIO

Eh bien, procurer un mari à sa sœur !

GREMIO

Un mari ! non, un diable !

HORTENSIO

Je dis un mari.

GREMIO

Je dis un diable. Croyez-vous, Hortensio, quelque riche que soit son père, qu'il y ait un homme assez fou pour épouser l'enfer ?

295

HORTENSIO

Bah ! Gremio, bien qu'il soit au-dessus de votre patience et de la mienne de supporter ses criardes sorties, croyez, mon cher, qu'il y a de bons garçons dans le monde

(il ne s'agit que de mettre la main dessus)

HORTENSIO

qui la prendraient avec tous ses défauts et beaucoup d'argent.

GREMIO

Je n'en sais rien ; mais, pour ma part, j'aimerais mieux prendre la dot sans la fille, à la condition d'être fouetté chaque matin sur la place du marché.

300

GREMIO

Nous sommes d'accord. Que volontiers je lui céderais le meilleur étalon de Padoue pour lui faire la cour, la séduire, l'épouser, la mener au lit et débarrasser d'elle la maison ! Allons !

305

GREMIO

Gremio et Hortensio sortent.

TRANIO

— De grâce, dites-moi, monsieur, est-il possible — que l’amour prenne brusquement un tel empire ?

LUCENTIO

— Ô Tranio, avant d’en avoir fait moi-même l’expérience, — je n’aurais jamais cru cela possible ni même probable. — Mais vois ! tandis que
j’étais là à regarder nonchalamment, — j’ai dans ma nonchalance subi
l’influence de l’amour, — et maintenant, je te l’avoue en toute franchise,
— à toi, mon confident, qui m’es aussi cher — que l’était Anna à la reine
de Carthage, — Tranio, je brûle, je languis, je dépériss, Tranio, si je
n’obtiens pas cette modeste jeune fille. — Conseille-moi, Tranio, car je
sais que tu le peux ; — assiste-moi, Tranio, car je sais que tu le veux.

TRANIO

— Maître, il n’est plus temps de vous gronder ; ce n’est pas par les reproches qu’une affection est bannie du cœur ; — si l’amour vous a atteint, vous n’avez plus qu’une ressource : redime te captum quam queas minimo .

LUCENTIO

— Grand merci, mon garçon ; poursuis ; ce que tu dis me satisfait déjà ;
— il ne me reste plus, pour être consolé, qu’à écouter tes conseils.

TRANIO

— Maître, vous regardiez si tendrement cette jeune fille, — que vous n’avez peut-être pas remarqué la chose essentielle.

LUCENTIO

— Oh ! si fait ! j'ai vu sur son visage une beauté suave — comme celle de
cette fille d'Agenor — qui réduisit le grand Jupiter à s'humilier devant
elle — et à baiser de ses genoux le rivage de Crète. 325

TRANIO

— Vous n'avez rien vu de plus ? Vous n'avez pas remarqué comme sa
sœur — s'est mise à grogner ! Elle a soulevé une telle tempête — que des
oreilles humaines pouvaient à peine en supporter le vacarme ! 330

LUCENTIO

— Tranio, j'ai vu remuer ses lèvres de corail, — et elle parfumait l'air de
son haleine ; — tout ce que j'ai vu en elle était céleste et ineffable !

TRANIO

— Allons, il est temps de le tirer de son extase. — Je vous en prie, ré-
veillez-vous, monsieur ; si vous aimez cette jeune fille, — appliquez vos
pensées et votre esprit à la conquérir. Voici la situation : — sa sœur aî-
née est si bourrue et si acariâtre — que, jusqu'à ce que son père se soit 335
débarrassé d'elle, — votre amour doit se résigner, maître, à vivre vierge
dans la réclusion ; — jusque-là, le père enferme la cadette, — afin de la
soustraire aux importunités des soupirants.

TRANIO

— Oui, pardieu, monsieur ; et maintenant le plan est trouvé. 340

LUCENTIO

— Je le tiens, Tranio.

TRANIO

— Maître, je jurerais que nos deux idées s'accordent et se confondent en une.

LUCENTIO

— Dis-moi d'abord la tienne.

TRANIO

— Vous serez le professeur, — et vous vous chargerez d'instruire la jeune fille : — voilà votre projet.

345

LUCENTIO

— Oui, mais est-il exécutable ?

TRANIO

— Il est impossible : car qui remplira ici votre place ? — Qui sera dans Padoue le fils de Vincentio, — occupé à tenir maison, à suivre les cours, à recevoir ses parents, — à visiter et à fêter ses compatriotes ?

350

LUCENTIO

Ils échangent leurs habits.

TRANIO

— Cela est fort nécessaire. — Bref, puisque c'est là votre bon plaisir, monsieur, — et que je suis tenu de vous obéir —

(car votre père me l'a recommandé à notre départ : — Rends tous les services à mon fils, m'a-t-il dit, — bien qu'il l'entendît, je crois, dans un sens différent)

TRANIO

, — je consens à être Lucentio, — pour l'amour de Lucentio.

LUCENTIO

— Sois-le, Tranio, pour l'amour qu'éprouve Lucentio : — quant à moi, je
veux me faire esclave pour obtenir cette jeune vierge — dont la vue sou-³⁵⁵
daine a enchaîné mon regard blessé.

BIONDELLO

— Voici le drôle !... Coquin, où avez-vous été ?

BIONDELLO

— Où j'ai été ? Mais vous-même, où êtes-vous ? — Maître, mon cama-
rade Tranio vous a-t-il volé vos habits ? — ou lui avez-vous volé les
siens ? ou vous êtes-vous volés l'un l'autre ? Dites-moi, que s'est-il pas-³⁶⁰
sé ?

LUCENTIO

— Approchez, drôle ; ce n'est pas le moment de plaisanter ; — sachez
donc conformer vos manières aux circonstances. — Votre camarade Tra-
nio, ici présent, pour me sauver la vie, — prend mes habits et ma place,
— et moi, pour m'évader, je prends les siens. — Car, depuis que je suis
venu à terre, dans une querelle, — j'ai tué un homme et je crains d'avoir
été aperçu. — Servez-le, je vous le commande, comme il sied, — tandis
que je vais m'éloigner d'ici pour sauver ma vie : — vous me compre-
nez ?

370

BIONDELLO

— Moi, monsieur ? pas du tout.

LUCENTIO

— Surtout, n'ayez pas à la bouche le nom de Tranio : — Tranio est changé en Lucentio.

BIONDELLO

— Tant mieux pour lui. Je voudrais l'être aussi, moi !

TRANIO

— Je le voudrais aussi, mon garçon, fût-ce à cette condition — que Lucentio épousât la fille cadette de Baptista ! — Ça, drôle, je vous conseille, ³⁷⁵ par respect non pour moi, mais pour mon maître, — de vous conduire avec discrétion dans toute espèce de société. — Quand je suis seul, soit ! je suis Tranio ; — mais, partout ailleurs, je suis Lucentio votre maître !

LUCENTIO

— Partons, Tranio. — Il ne te reste plus qu'une chose à exécuter : — tu ³⁸⁰ vas prendre rang parmi ces soupirants. Si tu me demandes pourquoi, — qu'il te suffise de savoir que mes raisons sont bonnes et importantes. —

LUCENTIO

Ils sortent.

PREMIER VALET

Milord, vous sommeillez ; vous ne faites pas attention à la pièce.

SLY

Si fait ; par sainte Anne ! C'est une bonne farce, vraiment ! Y en a-t-il ³⁸⁵ encore ?

PAGE

Milord, cela commence à peine.

SLY

C'est un chef-d'œuvre fort excellent, madame lady. Je voudrais qu'il fût achevé.

SLY

‌

390

SCÈNE II

(Devant la maison d'Hortensio.)

PETRUCHIO

— Vérone, je prends congé de toi pour quelque temps, — je viens à Padoue voir mes amis, mais surtout — le plus cher et le plus dévoué, — Hortensio... Voici, je crois, sa maison. — Ici, coquin de Grumio ! allons, cogne ! —

GRUMIO

— Que je cogne, monsieur ! qui cognerai-je ? quelqu'un a-t-il offensé
Votre Seigneurie ?

395

PETRUCHIO

— Allons, maraud, cogne-moi ici, et solidement.

GRUMIO

— Que je vous cogne ici, monsieur ? et que suis-je, monsieur, pour oser vous cogner ici, monsieur ?

PETRUCHIO

— Drôle, cogne-moi à cette porte, te dis-je, — et frappe-moi bien, ou ce sera moi qui cognerai ta caboche de maroufle. 400

GRUMIO

— Mon maître est devenu querelleur... Si je vous cognais à présent, — je sais bien qui tout à l'heure attraperait les plus mauvais coups.

PETRUCHIO

— Tu ne veux pas ? — Morbleu ! coquin, si tu ne veux pas frapper, je vais te tirer les oreilles ; — je vais voir si tu sais ton solfège et te faire chanter... 405

PETRUCHIO

Il lui tire les oreilles.

GRUMIO

— Au secours ! au secours ! mon maître est enragé.

PETRUCHIO

— Cela t'apprendra à frapper quand je te le dis, coquin ! drôle !

HORTENSIO

— Eh bien ! qu'y a-t-il ? mon vieil ami Grumio ! et mon cher Petruchio... 410
Comment vous trouvez-vous à Vérone ?

PETRUCHIO

— Signor Hortensio, vous venez justement pour mettre le holà ! — Con tutto in core bene trovato ! je puis le dire.

HORTENSIO

Alla nostra casa bene venuto Molto honorato signor mio Petruchio.

HORTENSIO

— Relève-toi, Grumio, relève-toi, nous arrangerons cette querelle.

415

GRUMIO

Non. Peu importe tout ce qu'il allègue en latin ! Dites-moi si ce n'est pas pour moi un motif légal de quitter son service. Écoutez, monsieur : il m'ordonnait de le cogner et de le frapper solidement ; eh bien, monsieur, était-il convenable qu'un serviteur traitât ainsi son maître, un homme qui, autant que je sache, a peut-être plus de trente-deux ans ! — Plût à Dieu que je lui eusse donné un bon coup tout d'abord ! — Grumio n'aurait pas été ainsi étrillé !

420

PETRUCHIO

— Stupide manant ! ... cher Hortensio, — je disais à ce faquin de cogner à votre porte, — et je ne pouvais pas obtenir ça de lui !

PETRUCHIO

— Drôle, va-t'en ou tais-toi, je te le conseille.

425

HORTENSIO

— Patience, Petruchio ; je suis la caution de Grumio. — Vraiment voilà une altercation bien déplorable entre vous et lui, — votre ancien, votre

fidèle et plaisant serviteur Grumio. — Mais dites-moi, mon doux ami, quelle est l'heureuse brise — qui vous a entraîné de l'antique Vérone à Padoue ?

430

PETRUCHIO

— Le vent qui disperse les jeunes gens à travers le monde — et les envoie chercher fortune hors du pays natal — où ne s'acquiert que peu d'expérience. En peu de mots, — signor Hortensio, voici ma situation : — Antonio, mon père, est mort ; et je suis lancé dans les errements de la vie — pour tâcher de me marier et de prospérer de mon mieux. — J'ai des écus dans ma bourse, un patrimoine dans mon pays, — et je me suis mis en voyage pour voir le monde.

435

HORTENSIO

— Petruchio, veux-tu que je te parle sans détour ? — Je puis te présenter à une femme acariâtre et désagréable. — Tu ne me remercieras guère de mon offre, — et pourtant je te promets qu'elle sera riche — et très-riche ; mais tu es trop mon ami — pour que je souhaite te la voir épouser.

440

GRUMIO

Voyez-vous, monsieur, il vous dit tout bonnement ce qu'il pense. Donnez-lui de l'or suffisamment, et mariez-le à une poupée, à une figurine ou à une vieille stryge édentée, ayant autant d'infirmités que cinquante-deux chevaux ! Tout est bien, s'il y a apport d'argent.

445

HORTENSIO

— Petruchio, puisque nous nous sommes tant avancés, — j'insisterai sur l'idée que j'ai émise par plaisanterie. — Je puis, Petruchio, te procurer une femme — riche à foison, et jeune, et belle, — élevée comme il convient à une fille de qualité. — Son seul défaut, et il est assez grand, — c'est qu'elle est intolérablement bourrue, — acariâtre et entêtée, à un

450

point si démesuré — que, ma fortune fût-elle bien inférieure à ce qu'elle est, — je ne voudrais pas l'épouser pour une mine d'or.

PETRUCHIO

— Silence, Hortensio, tu ne connais pas la vertu de l'or. — Dis-moi le nom de son père, et c'est assez ; — je prétends l'aborder, dût-elle gronder aussi haut — que le tonnerre quand crèvent les nuages d'automne.

455

HORTENSIO

— Son père est Baptista Minola, — gentilhomme affable et courtois. — Elle se nomme Catharina Minola, — fameuse dans Padoue par sa langue querelleuse.

GRUMIO

Je vous en prie, monsieur, laissez-le aller tant que ce caprice lui durera. Sur ma parole, si elle le connaissait aussi bien que je le connais, elle jugerait bien vite inutile de s'emporter contre lui. Elle peut l'appeler dix fois chenapan ou n'importe quoi, cela lui est bien égal ; si une fois il s'y met, il lui ripostera en argot de bague. Voulez-vous que je vous dise, monsieur ? Pour peu qu'elle lui résiste, il lui laissera sa marque sur la figure, et la défigurera si bien qu'elle n'aura pas les yeux plus grands qu'un chat ébloui. Vous ne le connaissez pas, monsieur.

460

465

HORTENSIO

— Attends, Petruchio, je vais avec toi, il le faut. — Baptista tient sous sa garde mon trésor ; — il a en son pouvoir le joyau de ma vie, — sa fille cadette, la belle Bianca. — Il la soustrait à mes poursuites et à celles — des autres galants, mes rivaux en amour. — Supposant, chose impossible — à cause des défauts dont je t'ai parlé, — que Catharina peut être demandée, — Baptista a pris cette résolution — que nul n'aurait accès auprès de Bianca, avant que Catharina la hargneuse ait trouvé un mari. —

470

GRUMIO

Catharina la hargneuse ! Le pire de tous les surnoms pour une jeune fille !

475

GRUMIO

Il n'y a pas là la moindre fourberie ! non !... Voyez donc comme les jeunes gens savent s'entendre pour attraper les vieilles gens !

GRUMIO

Apercevant Gremio et Lucentio.

GRUMIO

Maître ! maître ! regardez donc derrière vous. Qui va là ? hé !

HORTENSIO

Silence, Grumio, c'est mon rival. Petruchio, tenons-nous un instant à l'écart.

480

GRUMIO

Un joli damoiseau et un bel amoureux, après tout !

GRUMIO

Petruchio, Hortensio et Grumio se mettent à l'écart.

GREMIO

— Oh ! très-bien ! j'ai parcouru la note. Écoutez bien, monsieur, je les veux magnifiquement reliés, — et tous livres d'amour, coûte que coûte ;
— ayez soin de ne pas lui lire autre chose, — vous me comprenez. À ce
que vous accordera — la libéralité du signor Baptista — je compte ajou-

485

ter mes largesses... Prenez aussi vos papiers, — et qu'ils soient bien parfumés, — car elle est plus suave que le parfum même, — celle à qui ils sont destinés. Quel sera le sujet de votre leçon ?

490

GREMIO

— Oh ! quelle grande chose que la science !

GRUMIO

— Oh ! quel âne que cet oison !

PETRUCHIO

Silence, drôle !

HORTENSIO

— Grumio, chut !

HORTENSIO

Allant à Gremio.

495

HORTENSIO

Dieu vous garde, signor Gremio !

GREMIO

— Charmé de vous rencontrer, signor Hortensio. Savez-vous — où je vais ?... Chez Baptista Minola. — Je lui ai promis de chercher avec soin — un professeur pour la belle Bianca, — et j'ai eu la bonne fortune de tomber — sur ce jeune homme qui, par sa science et par ses manières, —
est un maître comme il le lui faut, très-versé dans la poésie — et autres
livres, les bons livres, je vous le garantis.

500

HORTENSIO

— C'est fort bien ; moi, de mon côté, j'ai rencontré un gentilhomme — qui m'a promis de me procurer — un excellent musicien pour instruire notre maîtresse. — Ainsi je ne resterai pas en arrière dans ce que je dois⁵⁰⁵ — à la belle Bianca, si tendrement aimée de moi.

GREMIO

— Et de moi aussi, comme mes actes le prouveront.

GRUMIO

Et comme ses sacs le prouveront.

GREMIO

— Ainsi dit, ainsi fait, et tout est pour le mieux. — Hortensio, lui avez-vous dit tous ses défauts ?

510

PETRUCHIO

— Je sais que c'est une insupportable braillarde ; — si c'est là tout, mes maîtres, je n'y vois pas de mal.

GREMIO

Ah ! vraiment, l'ami ! De quel pays êtes-vous ?

PETRUCHIO

— Je suis né à Vérone et fils du vieil Antonio. — Mon père étant mort, ma fortune survit pour moi ; — et j'espère voir de bons et de longs jours.

515

GREMIO

— Oh ! monsieur, une telle vie, avec une telle femme, serait au moins étrange. — Pourtant, si le cœur vous en dit, au nom de Dieu, en avant !
— Vous pouvez compter sur mon assistance en tout. — Mais, vraiment, voulez-vous faire la cour à cette chatte sauvage ?

520

PETRUCHIO

— Veux-je vivre ?

GRUMIO

— S'il lui fera la cour ! Certes ! je la pendrais plutôt !

GRUMIO

— Car lui, il n'en a pas peur.

GREMIO

— Écoutez, Hortensio ! — Ce gentilhomme est venu fort à propos, — à ce que je présume, pour son bien et pour le nôtre.

525

HORTENSIO

— Je lui ai promis que nous contribuerions pour lui — et que, pendant qu'il fera sa cour, nous défrayerions ses dépenses.

GREMIO

— J'y consens, pourvu qu'il réussisse auprès d'elle.

GRUMIO

— Je voudrais être aussi sûr de bien dîner.

TRANIO

— Messieurs, Dieu vous garde ! Excusez la liberté que je prends, — et
veuillez me dire, je vous prie, quel est le plus court chemin — pour aller
chez le signor Baptista Minola. 530

BIONDELLO

— Celui qui a deux jolies filles !

BIONDELLO

À Tranio.

BIONDELLO

C'est bien celui-là que vous demandez ? 535

TRANIO

— Lui-même, Biondello.

GREMIO

— Écoutez, monsieur ; vous ne voulez sans doute pas parler de celle
qui...

TRANIO

— Peut-être de l'une et de l'autre, monsieur ; qu'est-ce que cela vous
fait ? 540

PETRUCHIO

— En tout cas, vous n'avez pas affaire à celle qui querelle toujours,
n'est-ce pas ?

TRANIO

— Je n’aime pas les querelleuses, monsieur. Biondello, partons.

LUCENTIO

— Bien débuté, Tranio.

HORTENSIO

— Monsieur, un mot avant que vous partiez. — Avez-vous des prétentions sur la jeune fille dont vous parlez, oui ou non ?

545

TRANIO

— Quand cela serait, monsieur, y aurait-il du mal ?

GREMIO

— Non, pourvu que sans plus de paroles vous vous retiriez au plus vite.

TRANIO

— Ah ça, monsieur, je vous le demande, la rue n’est-elle pas libre — pour moi comme pour vous ?

550

GREMIO

— Soit, mais la jeune fille ne l’est pas.

TRANIO

— Et pour quelle raison, je vous prie ?

GREMIO

— Pour cette raison, si vous voulez la savoir, — qu’elle est la bien-aimée du signor Gremio.

HORTENSIO

— Qu’elle est la préférée du signor Hortensio.

555

TRANIO

— Doucement, mes maîtres ? si vous êtes gentilshommes, — ayez la loyauté de m’écouter avec patience. — Baptista est un noble gentilhomme, — à qui mon père n’est pas totalement inconnu ; — et, quand sa fille serait plus jolie qu’elle n’est, — elle pourrait encore avoir de nouveaux galants, et moi dans le nombre. — La fille de la belle Lédà a eu mille amoureux ; — la belle Bianca peut donc en avoir un de plus ; — elle l’aura. Lucentio se mettra sur les rangs — avec l’espoir de réussir seul, quand Pâris lui-même se présenterait.

560

GREMIO

— Quoi ! sera-t-il dit que ce gentilhomme nous fermera la bouche à tous ?

565

LUCENTIO

— Monsieur, laissez-lui prendre la corde ; vous verrez qu’il se dérobera.

PETRUCHIO

— Hortensio, à quoi bon toutes ces paroles ?

HORTENSIO

— Monsieur, excusez la liberté de ma demande : — avez-vous vu la fille de Baptista ?

TRANIO

— Non, monsieur, mais je sais qu'il a deux filles, — l'une fameuse par sa mauvaise langue, l'autre par sa charmante modestie. 570

PETRUCHIO

— Monsieur, monsieur, la première est pour moi ; ne vous en occupez pas.

GREMIO

— Oui, laissons cette tâche à ce grand Hercule, et elle dépassera les douze travaux d'Alcide. 575

PETRUCHIO

— Monsieur, comprenez bien ce que je vais vous dire. — La cadette, à laquelle vous aspirez, — est soustraite à tous les galants par son père, — qui ne veut pas la promettre à qui que ce soit, — avant que sa sœur aînée soit mariée. — Elle sera libre alors, mais pas avant.

TRANIO

— S'il en est ainsi, monsieur, si vous êtes l'homme — qui doit nous rendre à tous, à moi comme aux autres, un tel service, — si vous rompez la glace, si vous accomplissez cet exploit — de conquérir l'aînée en nous ouvrant accès — auprès de la cadette, celui qui aura le bonheur de la posséder — ne sera certes pas disgracieux au point d'être ingrat envers vous. 580
585

HORTENSIO

— Vous parlez bien, monsieur, et vous pensez bien ; — puisque vous déclarez vous mettre sur les rangs, — vous devez, ainsi que nous, vous montrer reconnaissant envers ce gentilhomme — à qui nous sommes tous également obligés.

TRANIO

— Monsieur, je ne lésinerai pas ; pour commencer, — je vous propose de passer ensemble cette après-midi — et de vider les verres à la santé de notre maîtresse. — Faisons comme les avocats, qui, adversaires acharnés devant le juge, — n'en vont pas moins manger et boire ensemble comme des amis.

GREMIO ET BIONDELLO

— Oh ! l'excellente motion ! Camarades, partons.

595

HORTENSIO

— La motion est bonne, en effet. Ainsi soit-il ! — Petruchio, je serai votre benvenuto .

HORTENSIO

Ils sortent.

HORTENSIO

‌

SCÈNE III

(Toujours à Padoue, chez Baptista.)

BIANCA

— Bonne sœur, ne me faites, ne vous faites pas à vous-même l'injure —
de me traiter en prisonnière et en esclave ; — je trouve cela indigne ; 600
quant à cette garniture, — lâchez-moi les mains, et je vais l'arracher, —
même, j'ôterai toute ma parure, jusqu'à ma jupe ! — Oui, tout ce que
vous me commanderez, je le ferai, — tant je connais mes devoirs envers
mon aînée. 605

CATHARINA

— Entre tous tes galants, je te somme de me dire — celui que tu aimes le
mieux ; songe à ne rien dissimuler.

BIANCA

— Croyez-moi, ma sœur, parmi tous les hommes vivants — je n'ai pas
encore vu un visage spécial — que je puisse préférer à un autre.

CATHARINA

— Mignonne, tu mens ! n'est-ce pas Hortensio ? 610

BIANCA

— Si vous avez du goût pour lui, ma sœur, je vous jure — que je plaide-
rai moi-même pour vous, afin que vous l'obteniez.

CATHARINA

— Oh ! c'est qu'apparemment vous préférez la richesse, — vous voulez
avoir Gremio pour qu'il vous fasse belle !

BIANCA

— Est-ce pour lui que vous me jalousez ainsi ? — Allons, vous plaisan-
tez, et je m'aperçois à présent — que vous n'avez fait que plaisanter tout
ce temps. — Je t'en prie, sœur Cateau, lâche-moi les mains. 615

CATHARINA

— Si ceci est une plaisanterie, le reste en était une.

CATHARINA

Elle la frappe.

BAPTISTA

— Eh bien, qu'est-ce à dire, donzelle ? d'où vous vient cette inso-
lence ?... — Bianca, éloigne-toi... Pauvre fille ! elle pleure... — Va re-
prendre ton aiguille, et n'aie plus affaire à elle. — Fi, pécore d'humeur
diabolique ! — pourquoi lui fais-tu du mal, à elle qui ne t'en a jamais
fait ? — Quand t'a-t-elle seulement contrariée par une parole amère ? 620

CATHARINA

— Son silence m'injurie, et je veux me venger. 625

CATHARINA

Elle court sur Bianca.

BAPTISTA

— Quoi ! sous mes yeux ! Bianca, rentre chez toi.

BAPTISTA

Bianca sort.

CATHARINA

— Vous ne pouvez donc plus me souffrir ! Ah ! je le vois à présent, —
c'est elle qui est votre trésor et il faut qu'elle ait un mari ; — moi, il faut
que je danse pieds nus le jour de sa noce, — et que, pour l'amour d'elle, ⁶³⁰
je mène des singes en enfer

CATHARINA

. — Ne me parlez plus ; je vais m'enfermer et pleurer — jusqu'à ce que je
trouve une occasion de me venger.

CATHARINA

Elle sort.

635

BAPTISTA

— Y eut-il jamais un homme aussi affligé que moi ? — Mais qui vient
là ?

GREMIO

Bonjour, voisin Baptista.

BAPTISTA

— Bonjour, voisin Gremio ; Dieu vous garde, messieurs !

PETRUCHIO

— Et vous aussi, cher monsieur ! Pardon ! n'avez-vous pas une fille —
nommée Catharina, jolie et vertueuse ? ⁶⁴⁰

BAPTISTA

— J'ai une fille nommée Catharina, monsieur.

GREMIO

— Vous êtes trop brusque, allez-y méthodiquement.

PETRUCHIO

— Vous me faites injure, signor Gremio ; laissez-moi faire...

PETRUCHIO

Haut, à Baptista.

645

PETRUCHIO

— Je suis, monsieur, un gentilhomme de Vérone ; — ayant ouï parler de la beauté de votre fille, de son esprit, — de son affabilité, de sa pudique modestie, de ses qualités merveilleuses et de sa douceur de caractère, — j'ai pris la liberté de m'introduire sans façon — chez vous, pour vérifier de mes yeux — un récit qui m'a été fait si souvent. Et, pour mon entrée 650 en galanterie, — je vous présente un homme à moi.

PETRUCHIO

Montrant Hortensio.

PETRUCHIO

— très-fort en musique et en mathématiques, — pour compléter l'éducation de votre fille — à qui ces sciences, je le sais, ne sont pas inconnues. — Acceptez-le, pour ne pas m'offenser ; son nom est Licio, il est né à Mantoue. 655

PETRUCHIO

— Je vois que vous ne voulez pas vous séparer d'elle, — ou que du moins mon alliance vous déplaît.

BAPTISTA

— Ne vous méprenez pas, monsieur ; je parle comme je pense. — D’où êtes-vous, monsieur ? Pourrais-je vous appeler par votre nom ?

660

PETRUCHIO

— Petruchio est mon nom ; je suis le fils d’Antonio, — un homme bien connu dans toute l’Italie.

BAPTISTA

— Je le connais bien ; soyez le bienvenu à sa considération.

GREMIO

— Pour vous épargner les paroles, permettez, Petruchio, — que nous autres, pauvres pétitionnaires, nous nous exprimions à notre tour. — Peste ! vous êtes merveilleusement pressé.

665

PETRUCHIO

— Oh ! pardonnez-moi, signor Gremio ; je tiendrais à finir.

GREMIO

— Je n’en doute pas, monsieur, mais vous gêtez votre cause. — Voisin, ce présent de monsieur vous a été fort agréable, j’en suis sûr. Voulant vous faire la même gracieuseté, à vous qui, plus que personne, m’avez obligé,⁶⁷⁰ je m’empresse de vous présenter ce jeune savant

GREMIO

Montrant Lucentio.

GREMIO

qui a longtemps étudié à Reims, et qui est aussi fort en grec, en latin et autres langues que l'autre en musique et en mathématiques : il se nomme Cambio : je vous en prie, acceptez ses services.

675

BAPTISTA

Mille remerciements, signor Gremio ! Bienvenu, bon Cambio !...

BAPTISTA

Apercevant Tranio.

BAPTISTA

Mais vous, mon aimable monsieur, vous avez l'allure d'un étranger. Prendrai-je la liberté grande de vous demander les motifs de votre venue ?

680

TRANIO

— C'est à vous, monsieur, de me pardonner ma liberté grande : — étranger dans cette cité, — j'ose prétendre à la main de votre fille, — la belle et vertueuse Bianca. — Je n'ignore pas votre ferme résolution de pourvoir d'abord sa sœur aînée. — L'unique grâce que je vous demande, — c'est, dès que vous connaîtrez ma famille, de me faire le même accueil qu'aux autres galants, — et de m'accorder un libre accès aussi cordialement qu'à eux. Pour concourir à l'éducation de vos filles, — je vous offre le simple instrument que voici, — et cette petite collection de livres grecs et latins ; — ils auront une grande valeur, si vous les acceptez.

685

BAPTISTA

— Lucentio est votre nom ? De quel pays, je vous prie ?

690

TRANIO

— De Pise, monsieur ; je suis fils de Vincentio.

BAPTISTA

— Un puissant personnage de Pise, je le connais beaucoup — de réputation ; vous êtes le très-bienvenu, monsieur.

BAPTISTA

À Hortensio.

BAPTISTA

— Vous, prenez ce luth,

695

BAPTISTA

À Lucentio.

VALET

Maraud, conduis — ces messieurs près de mes filles, et dis-leur à toutes deux — que ce sont leurs professeurs ; recommande-leur de les bien accueillir.

VALET

Le valet sort avec Hortensio, Lucentio et Biondello.

700

VALET

— Nous allons nous promener un peu dans le jardin, — et ensuite à table ! Vous êtes vraiment les bienvenus, — je vous prie tous de vous considérer comme tels.

PETRUCHIO

— Signor Baptista, mon affaire veut qu'on se hâte, — et je ne puis tous les jours venir faire ma cour. — Vous connaissiez bien mon père ; vous le revoyez en moi, — l'héritier unique de ses terres et de ses biens, — qui entre mes mains ont plutôt prospéré que déçu. — Dites-moi donc, si j'obtiens l'amour de votre fille, — quelle dot elle m'apportera en mariage.

BAPTISTA

— Après ma mort, la moitié de mes terres ; — et dès à présent un capital de vingt mille écus.

PETRUCHIO

— En retour de cette dot, si elle me survit, je lui assure comme douaire — toutes mes terres et tous mes revenus. — Rédigeons donc les clauses du contrat — pour que nos conventions soient bien observées de part et d'autre.

BAPTISTA

— Oui, quand le point principal sera obtenu, — c'est-à-dire l'amour de ma fille ; car tout dépend de là.

BAPTISTA

— Puisses-tu lui faire la cour, et puisses-tu réussir ! Mais ne sois pas désarmé par quelques malheureux mots.

PETRUCHIO

— Je suis à l'épreuve, comme les montagnes que les vents — ne sauraient ébranler, quand ils soufflèrent continuellement.

BAPTISTA

— Eh bien, mon ami, pourquoi donc es-tu si pâle ?

HORTENSIO

— Si je suis pâle, c'est de peur, je vous assure.

BAPTISTA

— Quoi ? est-ce que ma fille ne ferait pas une bonne musicienne ?

HORTENSIO

— Je crois qu'elle fera plutôt un soldat : — le fer peut résister avec elle,
mais pas les luths. 725

BAPTISTA

— Comment tu ne peux donc la rompre au luth ?

PETRUCHIO

— Ah ! par l'univers, voilà une robuste donzelle ! — Je l'en aime dix fois
davantage ! — Oh ! combien il me tarde d'avoir avec elle une petite cau-
serie ! 730

BAPTISTA

— Allons, viens avec moi et ne sois pas si déconfit ; — poursuis tes le-
çons avec ma fille cadette ; — elle a des dispositions, et elle est recon-
naissante du bien qu'on lui fait. — Signor Petruchio, voulez-vous venir
avec nous, — ou bien vous enverrai-je ma fille Catharina ?

PETRUCHIO

— Envoyez-la, je vous prie ; je l'attendrai ici. 735

PETRUCHIO

Sortent Baptista, Gremio, Tranio et Hortensio.

PETRUCHIO

— Dès qu'elle viendra, je vais lui faire lestement ma cour. — Supposons qu'elle vocifère ; eh bien, je lui dirai tout net — qu'elle chante aussi harmonieusement qu'un rossignol. — Supposons qu'elle fasse la moue, je lui déclarerai — qu'elle a l'air aussi riant — que la rose du matin encore baignée de rosée. — Si elle reste muette et s'obstine à ne pas dire un mot, — alors je vanterai sa volubilité — et je lui dirai que son éloquence est entraînante ; — si elle me dit de déguerpir, je la remercierai, — comme si elle m'invitait à rester près d'elle une semaine. — Si elle refuse de m'épouser, je lui demanderai tendrement — quand je dois faire publier les bans et quand nous devons nous marier. — Mais la voici. Al-
lons, Petruchio, parle... 740

PETRUCHIO

Entre Catharina.

PETRUCHIO

— Bonjour, Cateau ; car c'est votre nom, m'a-t-on dit.

CATHARINA

— Vous avez entendu, mais un peu de travers ; — ceux qui parlent de moi me nomment Catharina. 750

PETRUCHIO

— Vous vous trompez, sur ma parole : car on vous appelle Cateau tout court, — la bonne Cateau, et parfois la hargneuse Cateau, — mais enfin Cateau, la plus jolie Cateau de la chrétienté, — Cateau de la halle aux

gâteaux, ma friande Cateau, — car qui dit gâteau dit friandise ; Cateau, 755
— ma consolation, Cateau, écoute-moi ! Ayant entendu dans toutes les
villes vanter ta douceur, — célébrer tes vertus et chanter ta beauté, —
bien moins cependant qu’elles ne le méritent, — j’ai été porté à te re-
chercher pour femme.

CATHARINA

— Porté !... à merveille ! Eh bien, que le diable qui vous a porté — vous 760
remporte ! Vous m’avez tout de suite eu l’air — d’un meuble transpor-
table.

PETRUCHIO

— Qu’est-ce à dire, d’un meuble ?

CATHARINA

— Oui, d’une chaise percée !

PETRUCHIO

— Tu as dit juste : assieds-toi donc sur moi. 765

CATHARINA

— Les ânes sont faits pour porter, et vous aussi.

PETRUCHIO

— Les femmes sont faites pour porter, et vous aussi.

CATHARINA

— Je ne suis pas la rosse qui vous portera, si c’est moi que vous avez en
vue.

PETRUCHIO

— Hélas ! bonne Cateau, je ne te chargerai pas trop ; — car, te sachant
jeune et légère... 770

CATHARINA

— Trop légère pour qu'un rustre comme vous m'attrape ; — et néanmoins je pèse ce que je dois peser !

PETRUCHIO

— Oui, si l'on vous baise.

CATHARINA

— Bien dit ! pour une buse ! 775

PETRUCHIO

— Ô tourterelle au faible vol ! Une buse te prendra donc !

CATHARINA

— Oui, pour une tourterelle, et il trouvera un oiseau de proie !

PETRUCHIO

— Allons, allons, ma guêpe, vraiment, vous vous irritez trop.

CATHARINA

— Si je tiens de la guêpe, gare à mon aiguillon !

PETRUCHIO

— J'en serai quitte pour l'arracher. 780

CATHARINA

— Oui, si un imbécile est capable de trouver où il est !

PETRUCHIO

— Qui ne sait où la guêpe porte son aiguillon ? — Au bout de son corsage !

CATHARINA

Au bout de ses lèvres !

PETRUCHIO

Les lèvres de qui ?

785

CATHARINA

— Peut-être les vôtres, si vous aviez un corps sage ! Adieu.

PETRUCHIO

— Un corsage ! Mes lèvres trouveraient vite le vôtre ! Allons, — revenez, bonne Cateau, je suis un gentilhomme.

CATHARINA

C'est ce que je vais voir.

CATHARINA

Elle lui donne un soufflet.

790

PETRUCHIO

— Je jure que je vous le rendrai, si vous recommencez.

CATHARINA

— Vous y perdriez vos armes. — Si vous frappez une femme, vous n’êtes pas gentilhomme ; — et si vous n’êtes pas gentilhomme, les armes vous manqueront.

PETRUCHIO

— Seriez-vous un héraut, Catherine ? Oh ! alors mettez-moi dans votre armorial. 795

CATHARINA

— Quel est votre cimier ? une crête de coq ?

PETRUCHIO

— Un coq sans crête, pourvu que Cateau soit ma poule.

CATHARINA

— Je ne veux pas de vous pour mon coq ; vous chantez trop comme un chapon. 800

PETRUCHIO

— Allons, Cateau, allons ; ne montrez pas tant d’aigreur.

CATHARINA

— C’est mon air habituel devant un cornichon.

PETRUCHIO

— Il n’y a pas de cornichon ici ; renoncez donc à votre aigreur.

CATHARINA

— Il y en a un, il y en a un.

PETRUCHIO

Alors montrez-le moi.

805

CATHARINA

Ah ! si j'avais un miroir !

PETRUCHIO

— Vous voulez dire que vous me montreriez mon visage !

CATHARINA

— Pas mal deviné pour un si jeune gars !

PETRUCHIO

— Par saint Georges, décidément je suis trop jeune pour vous.

CATHARINA

— Vous êtes pourtant bien flétri.

810

PETRUCHIO

— Ce sont les soucis.

CATHARINA

— Je ne m'en soucie guère.

PETRUCHIO

— Voyons, écoutez-moi, Cateau ; en vérité, vous ne vous échapperez pas ainsi.

CATHARINA

— Je vais vous exaspérer, si je reste ; laissez-moi.

815

CATHARINA

— Imbécile, va donner des ordres à ceux que tu payes.

PETRUCHIO

Diane a-t-elle jamais embelli la forêt — autant que Catharina pare cette chambre avec son élégance princière ? — Oh ! sois Diane, et que Diane devienne Catharina ; — et qu'alors Catharina soit chaste et que Diane devienne tendre !

820

CATHARINA

— Où avez-vous étudié ce beau discours ?

PETRUCHIO

— C'est un impromptu né de mon esprit !

CATHARINA

— Il faut que l'auteur ait de l'esprit pour que l'œuvre en ait !

PETRUCHIO

— Ne suis-je pas spirituel ?

CATHARINA

— Oui ! Alors tenez-vous chaudement

825

CATHARINA

.

BAPTISTA

Eh bien, — signor Petruchio ? Comment cela va-t-il avec — ma fille ?

PETRUCHIO

Parfaitement, comme de juste ! Parfaitement ! — Il était impossible que je ne réussisse pas.

BAPTISTA

— Eh bien, Catherine, ma fille ? Avez-vous toujours l'humeur sombre ?

830

CATHARINA

— Vous m'appellez votre fille ! Sur ma parole, — vous me donnez une belle preuve de tendresse paternelle — en voulant me marier à un demi-lunatique, — à un ruffian sans cervelle, à un moulin à serments — qui croit vous en imposer avec ses jurons !

PETRUCHIO

— Beau-père, voici le fait : vous et tous les gens — qui parlent d'elle, vous vous méprenez sur son compte : — si elle est hargneuse, c'est par politique, — car, loin d'être arrogante, elle est modeste comme la colombe ; — loin d'être violente, elle est paisible comme le matin. — Pour la patience, c'est une seconde Griselle

835

PETRUCHIO

, — et une Lucrèce romaine pour la chasteté. — Bref, nous nous sommes
si bien accordés — que les noces sont fixées à dimanche. ⁸⁴⁰

CATHARINA

— Je te verrai plutôt pendre dimanche.

GREMIO

— Tu entends, Petruchio ! Elle dit qu'elle te verra plutôt pendre.

TRANIO

— Est-ce là tout votre succès ! Alors, adieu notre pacte !

PETRUCHIO

— Patience, messieurs ! je la choisis pour moi-même. — Si elle et moi
nous sommes satisfaits, que vous importe, à vous ? — Il a été convenu ⁸⁴⁵
entre nous deux, quand nous étions seuls, — qu'elle continuerait à être
hargneuse en compagnie. — Je vous dis que c'est incroyable — comme
elle m'aime. Oh ! la tendre Catherine ! — Elle se pendait à mon cou, elle
me prodiguait — baiser sur baiser, faisant serment sur serment — qu'en ⁸⁵⁰
un clin-d'œil elle s'était éprise de moi ! — Ah ! vous êtes des novices !
C'est merveille de voir — comment, dans le tête-à-tête, — le plus chétif
galant peut apprivoiser la plus intraitable sauvage... — Donne-moi ta
main, Cateau : je vais à Venise — acheter le trousseau nécessaire pour la
noce. Préparez la fête, beau-père, et invitez les convives ; — je veux être ⁸⁵⁵
sûr que ma Catherine sera belle.

BAPTISTA

— Je ne sais que dire : mais donnez-moi vos mains... — Que Dieu vous
envoie la joie, Petruchio ! C'est une affaire conclue.

GREMIO ET TRANIO

— Amen, nous servons de témoin.

PETRUCHIO

Il l’embrasse.

860

PETRUCHIO

Nous serons mariés dimanche.

PETRUCHIO

Petruchio et Catharina s’en vont par des côtés opposés

PETRUCHIO

.

GREMIO

— Jamais mariage a-t-il été bâclé si vite !

BAPTISTA

— Ma foi, messieurs, je joue le rôle d’un négociant — qui s’aventure fol-
lement dans une entreprise désespérée.

865

TRANIO

— C’était une denrée qui se détériorait près de vous : — maintenant ou
elle vous rapportera un bénéfice ou elle périra sur la mer.

BAPTISTA

— Le bénéfice que je cherche en cette affaire, c’est la paix.

GREMIO

— Il faut avouer qu'il a fait là une conquête étrangement pacifique. —
Mais, maintenant, Baptista, parlons de votre fille cadette. — Voici enfin
le jour que nous avons si longtemps attendu ; — je suis votre voisin, et
je suis le premier amoureux en date. 870

TRANIO

— Et moi, je suis un soupirant qui aime Bianca plus — que des paroles
ne peuvent l'exprimer, et vos pensées le concevoir. 875

GREMIO

— Marmouset ! tu ne saurais aimer aussi tendrement que moi.

TRANIO

— Barbe grise ! ton amour n'est que de la neige.

GREMIO

— Le tien n'est que de la mousse. — Arrière, freluquet ; la maturité, c'est
le fruit.

TRANIO

— Mais la jeunesse, aux yeux des belles, c'est la fleur. 880

BAPTISTA

— Calmez-vous, messieurs, je vais arracher ce différend ; — c'est par des
faits qu'il faut gagner le prix ; et celui de vous deux — qui peut assurer à
ma fille la plus grosse dot aura l'amour de Bianca. — Dites, signor Gre-
mio, que pouvez-vous lui assurer ?

GREMIO

— Et d'abord, comme vous savez, ma maison de ville — est richement
fournie de vaisselle d'or et d'argent, — de bassins et d'aiguières pour la-⁸⁸⁵
ver ses mains délicates. — Mes courtines sont toutes des tapisseries de
Tyr ; — j'ai rembourré d'écus mes coffres d'ivoire ; — tenture de haute
lice, courte-pointes, — vêtements, rideaux et lambrequins coûteux, —
linge fin, coussins de Turquie rehaussés de perles, — dentelle de Venise⁸⁹⁰
lamée d'or, — service d'étain et de cuivre, j'ai dans des caisses de cyprès
tout ce qui est nécessaire — à une maison et à un ménage. En outre,
dans ma ferme, — j'ai cent vaches à l'abreuvoir, — cent vingt bœufs gras
à l'étable, — et tout le reste en proportion. — Je suis moi-même chargé
d'années, je dois le confesser ; — mais, que je meure demain, et tout cela⁸⁹⁵
est à elle, — si ma vie durant elle consent à être à moi.

TRANIO

— Il n'y a de bon dans tout cela que la conclusion.

TRANIO

À Baptista.

GREMIO

— Une rente de deux mille ducats en terre ! — Tout mon fonds ne se
monte pas à cette somme ! — Mais elle aura en outre un bâtiment — qui⁹⁰⁰
est maintenant à l'ancre dans la rade de Marseille. — Eh bien, ce bâti-
ment-là vous coupe la respiration !

TRANIO

— Gremio, il est connu que mon père n'a pas moins — de trois grands
navires, plus deux galéaces — et douze belles galères : je les lui assure,
— et je double vos offres, quelles qu'elles soient.

905

GREMIO

— J’ai tout offert, je n’ai pas davantage, — et je ne puis donner que ce que j’ai ; — si vous m’agréez, elle m’aura avec tout ce que je possède.

TRANIO

— La fille m’appartient, à l’exclusion de tout autre, — d’après votre solennelle promesse. Gremio est évincé.

BAPTISTA

— Je dois l’avouer, votre offre est la plus considérable ; — et, si votre père veut bien lui garantir cette fortune, — elle est à vous ; autrement, vous voudrez bien m’excuser ; — car, si vous mouriez avant lui, où serait son douaire ? 910

TRANIO

— C’est là une argutie ; il est vieux, je suis jeune.

GREMIO

— Est-ce que les jeunes gens ne peuvent pas mourir aussi bien que les vieux ? 915

BAPTISTA

Il suffit, messieurs. — Voici ma résolution. Vous savez que dimanche prochain — ma fille Catherine doit se marier ; eh bien, le dimanche suivant,

BAPTISTA

À Tranio.

920

BAPTISTA

vous épouserez — Bianca, si vous obtenez la garantie de votre père ; — sinon, elle est au signor Gremio. — Et sur ce, je prends congé de vous en vous remerciant tous deux.

BAPTISTA

Il sort.

GREMIO

— Adieu, cher voisin...

925

GREMIO

À Tranio.

GREMIO

Maintenant, je ne vous crains pas ; — morbleu, jeune farceur, votre père serait bien niais — de vous donner tout ce qu'il a, pour que, sur ses vieux jours, — vous le renvoyiez au bas-bout de la table. Bah ! c'est un enfantillage ! — Un vieux renard italien n'est pas si débonnaire, mon garçon.

930

GREMIO

Il sort.

TRANIO

— Peste soit de ta peau flétrie, vieux malin ! — Heureusement que j'ai ri-posté par le plus gros atout ! — Je me suis mis en tête de faire le bien de mon maître ; — je ne vois pas pourquoi le prétendu Lucentio — ne se fe-rait pas un prétendu père appelé Vincentio. — Chose merveilleuse ! or-

935

dinairement, ce sont les pères — qui font leurs enfants ; mais, dans ce cas amoureux, — grâce à mon adresse, c'est l'enfant qui fait le papa !

TRANIO

Il sort.

TRANIO

‌

940

SCÈNE IV

(L'appartement de Bianca.)

LUCENTIO

— Musicien, arrêtez ; vous prenez trop de liberté, monsieur ; — avez-vous donc oublié sitôt la réception — que vous a faite sa sœur Catherine ?

HORTENSIO

— Mais, pédant braillard, je suis ici — devant la patronne de la céleste harmonie ; — laissez-moi prendre le pas sur vous. — Quand nous aurons⁹⁴⁵ consacré une heure à la musique, — vous prendrez, comme moi, votre temps pour faire votre leçon.

LUCENTIO

— Âne stupide ! qui n'a pas même lu assez — pour savoir le but de la musique ! — N'est-elle pas faite pour rafraîchir l'esprit de l'homme, — après ses études ou ses travaux habituels ? — Laissez-moi donc donner⁹⁵⁰ ma leçon de philosophie, — et, dès que je ferai une pause, servez votre harmonie.

HORTENSIO

— Faquin, je n'endurerai pas tes bravades.

BIANCA

— Allons, messieurs, vous me faites tous deux injure — en vous querelant pour une chose qui dépend de mon choix. — Je ne suis pas un éco-
lier à qui l'on donne le fouet ; je ne suis pas astreinte à des heures ni à
des délais déterminés, — mais je prends mes leçons comme il me plaît.
— Sur ce, pour trancher toute discussion, asseyons-nous ici.

BIANCA

À Hortensio.

BIANCA

— Prenez votre instrument et jouez-nous un morceau ; — sa leçon sera
finie avant que vous ayez accordé votre luth.

HORTENSIO

— Vous laisserez là sa leçon dès que je serai d'accord ?

LUCENTIO

— Jamais... Accordez toujours votre instrument !

LUCENTIO

Hortensio se retire à l'écart.

BIANCA

— Où en étions-nous restés ?

LUCENTIO

Ici, Madame :

LUCENTIO

﻿ Hac ibat Simois ; hic est Sigeia tellus ; ﻿ Hic steterat Priami regia celsa senis.

BIANCA

Traduisez.

LUCENTIO

Hac ibat , comme je vous l'ai dit, Simois , je suis Lucentio, hic est , fils 970
de Vincentio de Pise, Sigeia tellus , ainsi déguisé pour gagner votre
amour, hic steterat , et ce Lucentio qui est venu vous faire la cour, Priami , est mon valet Tranio, regia , qui a pris ma place, celsa senis , afin de
mieux tromper le vieux Pantalon.

HORTENSIO

— Madame, mon instrument est d'accord.

975

BIANCA

Voyons, jouez.

BIANCA

Hortensio joue quelques notes.

BIANCA

— Oh ! fi ! la corde haute détonne.

LUCENTIO

— Crachez dans le trou, l'ami, et raccordez.

LUCENTIO

Hortensio se retire de nouveau.

980

BIANCA

Maintenant voyons si je puis traduire. Hac ibat Simois , je ne vous connais pas ; hic steterat Priami , prenez garde qu'il ne nous entende ; regia , ne présumez pas trop ; celsa senis , ne désespérez pas.

HORTENSIO

— Madame, le voici d'accord.

LUCENTIO

Oui, sauf la basse.

985

HORTENSIO

— La basse est juste.

HORTENSIO

À part.

HORTENSIO

C'est ta bassesse, maroufle, qui détonne. — Comme notre pédant est enflammé et audacieux ! — Sur ma vie, le drôle fait la cour à ma bien-aimée ! — Pédascule, je vais te surveiller de plus près.

990

HORTENSIO

Il se rapproche.

BIANCA

— Un jour je puis vous croire, maintenant, je me méfie encore.

LUCENTIO

— Ne vous méfiez pas.

LUCENTIO

Apercevant Hortensio.

LUCENTIO

Car certainement Œacides — désigne Ajax, ainsi appelé du nom de son grand-père. 995

BIANCA

— Je dois croire mon maître ; sans quoi, je vous promets — que j'argumenterais encore sur ce point douteux ; — mais restons-en là...

BIANCA

À Hortensio.

HORTENSIO

— Vous pouvez aller faire un tour et me laisser libre un moment ; — dans mes leçons, je n'ai pas de musique à trois parties. 1000

LUCENTIO

— Vous faites bien des cérémonies, messire !...

LUCENTIO

À part.

LUCENTIO

C'est bon, je vais rester — et me mettre à l'affût ; car, si je ne me trompe,
— notre beau musicien devient amoureux.

1005

HORTENSIO

— Madame, avant que vous touchiez l'instrument — pour apprendre de moi le doigté, — je dois commencer par les rudiments de l'art. — Je veux vous enseigner la gamme par une méthode plus courte, — plus agréable, plus fructueuse et plus efficace — que la manière usitée par mes collègues ; — la voici, sur ce papier, indiquée en beaux caractères.

1010

HORTENSIO

Il lui remet un papier.

BIANCA

— Mais il y a longtemps que j'ai passé la gamme.

HORTENSIO

— Lisez toujours la gamme d'Hortensio.

BIANCA

Gamme. Ut. Je suis l'ensemble de tous les accords A. ré . Unis pour déclarer la passion d'Hortensio. B. mi. Bianca, acceptez-le pour époux, C.

1015

fa. Lui qui vous aime en toute affection. D. sol, ré . Pour une clé j'ai deux notes. E. la, mi. Ayez pitié ou je meurs.

VALET

— Madame, votre père vous prie de laisser là vos livres — pour aider à décorer la chambre de votre sœur ; — vous savez que c'est demain le jour des noces.

1020

BIANCA

— Au revoir, mes chers maîtres ; il faut que je vous quitte.

LUCENTIO

— Dès lors, madame, je n'ai nulle raison de rester.

LUCENTIO

Sortent Bianca et le valet, puis Lucentio.

HORTENSIO

— Et moi, j'ai des raisons pour surveiller ce pédant ; — il m'a tout à fait l'air d'un amoureux. — Ah ! Bianca, si tu as des goûts assez humbles — pour jeter tes regards égarés sur le premier venu, — te prenne qui voudra ! Si je te trouve volage, — Hortensio en sera quitte pour changer.

1025

HORTENSIO

Il sort.

HORTENSIO

‌

SCÈNE V

(Devant la maison de Baptista.)

BAPTISTA

— Signor Lucentio, voici le jour fixé — pour le mariage de Catharina et de Petruchio, — et pourtant nous nous n'avons point encore de nouvelles de notre gendre. — Que dira-t-on ? Quel scandale fera — l'absence du fiancé au moment où le prêtre l'attendra — pour procéder à la cérémonie du mariage ? — Que dit Lucentio de l'affront qui nous est fait ? 1030

CATHARINA

— Tout l'affront est pour moi. Pardieu, l'on me force, — en dépit de mon cœur, à donner ma main — à un écervelé, à un malotru, à un excen- trique — qui, après avoir fait sa cour à la hâte, prend toutes ses aises pour épouser ! — Je vous avais bien dit que c'était un fou, un frénétique, — qui cachait une amère raillerie sous une apparence de rude franchise. — Afin de passer pour un plaisant personnage, — il ferait la cour à mille femmes, fixerait à chacune le jour de son mariage avec elle, — inviterait des amis et ferait même publier les bans, — sans avoir jamais la moindre intention d'épouser. — Ainsi, désormais, le monde montrera au doigt la pauvre Catherine, — et dira : « Tenez, voilà la femme de ce fou de Petruchio, — pour le jour où il lui plaira de venir l'épouser ! » 1040 1045

TRANIO

— Patience, bonne Catharina, patience, Baptista. — Sur ma vie, Petruchio n'a que de bonnes intentions, — quel que soit le hasard qui l'empêche de tenir parole. — Tout brusque qu'il est, je le sais parfaitement sensé ; — tout jovial qu'il est, il n'en est pas moins honnête homme. 1050

CATHARINA

— Plût au ciel que Catharina ne l'eût jamais connu !

CATHARINA

Elle sort en pleurant, suivie de Bianca et des gens de la noce.

BAPTISTA

— Va, ma fille, je ne puis te blâmer de pleurer ; — car une pareille injure vexerait une sainte, — à plus forte raison une fille emportée et impatiente comme toi. —

1055

BIONDELLO

Maître ! maître ! une nouvelle ! une vieille nouvelle ! Une nouvelle comme vous n'en avez jamais entendu ?

BAPTISTA

Une vieille nouvelle ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

BIONDELLO

Quoi ! n'est-ce pas une nouvelle que d'apprendre l'arrivée de Petruccio ?

1060

BAPTISTA

Est-ce qu'il est arrivé ?

BIONDELLO

Eh ! non, monsieur !

BAPTISTA

Que veux-tu dire, alors ?

BIONDELLO

Il arrive.

BAPTISTA

Quand sera-t-il ici ?

1065

BIONDELLO

Quand il sera où je suis et qu'il vous verra là.

TRANIO

Mais voyons, parle ! ta vieille nouvelle !

BAPTISTA

Qui vient avec lui ?

BIONDELLO

Oh ! monsieur, son laquais, caparaçonné dans le même goût que son cheval, avec un bas de fil à une jambe et une chausse de grosse laine à l'autre, jarreté d'un cordon rouge et d'un bleu, coiffé d'un vieux cha-
peau où est fiché en guise de plume le Pot pourri des quarante fantaisies

1070

BIONDELLO

; enfin un monstre, un vrai monstre par le costume, ne ressemblant en rien au page d'un chrétien ou au laquais d'un gentilhomme.

TRANIO

— Quelque fantaisie bizarre l’aura poussé à s’équiper ainsi ; — ce n’est pas que parfois il ne sorte fort mesquinement vêtu. 1075

BAPTISTA

— Je suis heureux qu’il soit venu n’importe comment ! —

BIONDELLO

Mais, monsieur, il ne vient pas !

BAPTISTA

Est-ce que tu n’as pas dit qu’il venait ?

BIONDELLO

Qui ? que Petruchio venait ? 1080

BAPTISTA

Oui, que Petruchio venait.

BIONDELLO

Non, monsieur, j’ai dit que son cheval venait avec lui sur son dos.

BAPTISTA

Eh ! c’est tout un.

BIONDELLO

Nenni, par saint Jacques ! je vous parie deux sous qu’un homme et un cheval font plus qu’un, sans néanmoins faire plusieurs. 1085

PETRUCHIO

— Allons, où sont ces galants ? Qui donc est au logis ?

BAPTISTA

— Vous êtes le bienvenu, monsieur.

PETRUCHIO

Et pourtant je pourrais être mieux venu.

BAPTISTA

— Vous ne boitez pourtant pas.

TRANIO

Seulement vous n'êtes pas aussi bien paré — que je l'aurais souhaité.

1090

PETRUCHIO

— Il fallait avant tout se presser d'arriver... — Mais où donc est Catharina ? Où est mon aimable fiancée ?... — Comment va mon beau-père ?... Messieurs, vous me semblez avoir la mine bien sombre. — Pourquoi toute cette belle compagnie reste-t-elle ébahie, — comme si elle voyait quelque étrange monument, — quelque comète ou quelque prodige extraordinaire ?

1095

TRANIO

— Et dites-nous quel sérieux motif — vous a si longtemps retenu loin de votre femme — et vous a fait venir si différent de vous-même.

PETRUCHIO

— Ce serait chose fastidieuse à dire et désagréable à entendre. — Il vous suffira de savoir que je suis venu pour tenir ma promesse, — malgré 1100
quelques excentricités forcées — que, dans un moment plus opportun, j’excuserai — à vos yeux par les raisons les plus satisfaisantes. — Mais où donc est Catharina ? Je suis trop longtemps loin d’elle ; — la matinée s’écoule ; nous devrions déjà être à l’église.

TRANIO

— Ne vous présentez pas à votre fiancée sous ce costume irrévérend ; — 1105
allez dans ma chambre mettre des vêtements à moi.

PETRUCHIO

— Je n’en ferai rien, croyez-moi, c’est ainsi que je veux la voir.

BAPTISTA

— Mais ce n’est pas ainsi, je pense, que vous voulez vous marier.

PETRUCHIO

Sortent Petruchio, Grumio et Biondello.

TRANIO

— Il a quelque intention dans ce fol équipage ; — tâchons de le décider, 1110
s’il est possible, — à mieux s’habiller avant d’aller à l’église.

BAPTISTA

— Je vais le suivre pour voir l’issue de tout ceci.

BAPTISTA

Il sort

BAPTISTA

.

TRANIO

— Mais, monsieur, à l'amour de Bianca il nous importe d'ajouter — le
consentement de son père. Pour l'obtenir, — ainsi que je l'ai déjà confié 1115
à Votre Honneur, — je vais me procurer un homme

(quel qu'il soit, — peu importe, nous lui ferons la leçon)

TRANIO

— qui sera Vincentio de Pise, — et qui ici, à Padoue, se portera garant —
de sommes plus fortes que celles mêmes que j'ai promises. — Et ainsi
vous jouirez tranquillement de votre bonheur espéré, — et vous épouse- 1120
rez la charmante Bianca avec l'agrément de son père.

LUCENTIO

— N'était que mon camarade le professeur — surveille si étroitement les
pas de Bianca, — il serait bon, ce me semble, de nous marier clandesti-
nement ; — la chose une fois faite, le monde entier aurait beau me dire
non, — je garderais mon bien en dépit du monde entier. 1125

TRANIO

— Nous tâcherons d'en venir là peu à peu, — et nous attendrons pour
cette affaire le moment favorable. — Il nous faudra circonvenir ce bar-
bon de Gremio, — et le paternel surveillant, Minola, — et ce précieux
musicien, l'amoureux Licio, tout cela au profit de mon maître Lucentio.

GREMIO

— Signor Gremio, venez-vous de l'église ?

1130

GREMIO

— Oui, et d'aussi bon cœur que je suis jamais revenu de l'école.

TRANIO

Le marié et la mariée s'en reviennent-ils ?

GREMIO

— Le marié, dites-vous ? C'est plutôt un palefrenier, — un palefrenier fort brutal ; la pauvre fille ne le verra que trop.

TRANIO

— Est-il plus intraitable qu'elle ? Ah, c'est impossible.

1135

GREMIO

— Lui ! c'est un diable, un diable, un vrai démon.

TRANIO

— Eh bien, elle, c'est une diablesse, une diablesse, la femme du diable !

GREMIO

— Bah ! elle n'est qu'un agneau, une colombe, une niaise à côté de lui. — Je vais vous dire, messire Lucentio. Quand le prêtre — lui a demandé s'il voulait Catharina pour femme : — Oui, sacredieu ! s'est-il écrié avec une telle imprécation que, tout ébahi, le prêtre a laissé tomber son livre ; —¹¹⁴⁰ puis, comme il se baissait pour le ramasser, — ce fou furieux d'époux lui

a porté un tel horizon — que prêtre et livre, livre et prêtre sont tombés par terre. — À présent , a-t-il ajouté, les ramasse qui voudra !

TRANIO

— Et qu’a dit la pauvrete quand le prêtre s’est relevé ?

1145

GREMIO

Musique. Arrivent Petruchio, Catharina, Bianca, Baptista, Hortensio, Grumio et tous les invités.

PETRUCHIO

— Messieurs et amis, je vous remercie pour vos peines ; — je sais que vous comptiez dîner aujourd’hui avec moi — et que vous aviez préparé un copieux repas de noces ; — mais malheureusement des affaires pressantes m’appellent loin d’ici, — et je dois en conséquence prendre congé de vous. ¹¹⁵⁰

BAPTISTA

— Est-il possible que vous veuillez partir ce soir ?

TRANIO

— Laissez-nous vous supplier de rester jusqu’après dîner !

PETRUCHIO

— C’est impossible.

1155

GREMIO

Laissez-moi vous supplier !

PETRUCHIO

— C'est impossible.

CATHARINA

Je vous en supplie.

PETRUCHIO

— J'en suis fort aise.

CATHARINA

Fort aise de rester ?

1160

PETRUCHIO

— Je suis fort aise que vous me suppliez de rester, — mais résolu à ne pas rester, quand vous me supplieriez de toutes vos forces.

CATHARINA

— Voyons ! si vous m'aimez, restez.

PETRUCHIO

Grumio ! mes chevaux ! —

GRUMIO

Oui, monsieur, ils sont prêts, l'avoine a mangé les chevaux.

1165

PETRUCHIO

— Oh ! calme-toi, Cateau ; je t'en prie, ne te fâche pas.

CATHARINA

— Je veux me fâcher... Qu'est-ce que tu as donc à faire ? — Soyez calme, mon père, il restera tant que je voudrai.

GREMIO

— Oui, pardieu : il commence à se rendre.

CATHARINA

— Messieurs, en avant pour le dîner de noces ! — Je vois qu'une femme
risque d'être bernée, — si elle n'a pas le cœur de résister. 1170

PETRUCHIO

— Ces messieurs iront dîner, Catherine, comme tu le leur commandes...
— Obéissez à la mariée, vous tous qui lui faites cortège ; allez au banquet, mettez-vous en liesse et faites bombance, — buvez à plein bord à sa virginité, — soyez gais jusqu'à la folie... ou allez à tous les diables ; —
mais quant à Cateau, ma mie, elle va partir avec moi. 1175

PETRUCHIO

À Catharina.

PETRUCHIO

— Allons, n'ayez pas l'air grognon, ne trépignez pas, ne vous effarez pas, ne vous irritez pas. — Je veux être maître de ce qui m'appartient. — Catharina est mon bien, ma chose, elle est ma maison, — mon mobilier,
mon champ, ma grange, — mon cheval, mon bœuf, mon âne, mon tout. 1180

PETRUCHIO

Il met l'épée à la main.

PETRUCHIO

Petruchio sort, emmenant Catharina et suivi de Grumio.

BAPTISTA

— Allons ! laissez aller ce couple pacifique

BAPTISTA

.

1185

GREMIO

— S'ils n'étaient pas partis si vite, je mourrais de rire.

TRANIO

— Entre toutes les unions folles, celle-ci n'a pas de pareille !

LUCENTIO

— Madame, quelle est votre opinion sur votre sœur ?

BIANCA

— Que c'est une folle assortie à un fou.

GREMIO

— Je le lui garantis, voilà Petruchio Catherin.

1190

BAPTISTA

— Voisins et amis, si le marié et la mariée nous manquent — pour remplir leurs places à table, — vous savez que la bonne chère ne manque

pas à la fête. — Lucentio, vous occuperez la place du mari, — et Bianca prendra celle de sa sœur.

TRANIO

— La charmante Bianca s'essayera donc à faire la mariée ?

1195

BAPTISTA

— Certainement, Lucentio... Allons, messieurs, partons.

BAPTISTA

Ils sortent.

BAPTISTA

‌

SCÈNE VI

(Chez Petruchio.)

GRUMIO

— Foin ! foin de toutes les rosses éreintées, de tous les maîtres extravagants et de tous les mauvais chemins ! Y eut-il jamais homme aussi étrillé, aussi crotté, aussi harassé que moi ? Je suis envoyé en avant pour faire du feu ; et ils vont arriver pour se chauffer. Si je n'étais pas une petite cruche qui devient chaude aisément, mes lèvres pourraient bien se geler à mes dents, ma langue à mon palais, et mon cœur à ma bedaine, avant que j'aie du feu pour me dégeler... Mais je vais me réchauffer en soufflant le feu ; car, vu le temps qu'il fait, un homme plus grand que moi attraperait aisément un rhume... Holà ! oh ! Curtis !

1200

1205

CURTIS

Qu'est-ce qui appelle de cette voix transie ?

GREMIO

Un monceau de glace. Si tu en doutes, tu peux glisser de mon épaule à mon talon, rien qu'en prenant ton élan de ma tête à mon cou. Du feu, bon Curtis. 1210

CURTIS

Est-ce que mon maître et son épouse viennent, Grumio ?

GRUMIO

Oh ! oui, Curtis, oui. Du feu, donc ! du feu, et ne jette pas d'eau dessus.

CURTIS

A-t-elle la tête chaude comme on dit ?

GRUMIO

Elle l'avait, bon Curtis, avant cette gelée-là : mais, tu le sais, l'hiver dompte l'homme, la femme et la bête. Car il a dompté mon vieux maître, ma nouvelle maîtresse et toi-même, camarade Curtis. 1215

CURTIS

Au diable, pantin de trois pouces ! Je ne suis pas une bête, moi.

GRUMIO

Pantin de trois pouces ! Allons, les cornes que tu portes ont bien un pied de long, et je suis pour le moins aussi haut qu'elles !... Ah ça, veux-tu nous faire du feu ou faudra-t-il que je me plaigne de toi à notre maî- 1220

tesse ? Tu vas recevoir de sa main de froides caresses, si tu es si lent à faire ta chaude besogne.

CURTIS

Je t'en prie, bon Grumio, dis-moi comment va le monde.

GRUMIO

Bien froidement, Curtis, en dehors de ton office d'allumeur. Allons, messire, fais ton devoir pour avoir ton dû. Car mon maître et ma maîtresse sont presque morts de froid.

1225

CURTIS

Il y a du feu préparé. Ainsi, bon Grumio, donne-moi des nouvelles.

GRUMIO

Autant de nouvelles que tu voudras, sur l'air de : Jacquot ! holà ! Jacquot

1230

GRUMIO

!

CURTIS

Allons ! tu aimes toujours à attraper les gens !

GRUMIO

Non, je n'ai attrapé qu'un froid extrême. Du feu, donc !... Où est le cuisinier ? Le souper est-il prêt, la maison décorée, les nattes étendues, les toiles d'araignée balayées ? Les gens sont-ils dans leur futaine neuve et dans leurs bas blancs, et tous les officiers de bouche ont-ils leurs habits de noces ? Nos dames-jeannes sont-elles belles en dedans, et nos Jean-

1235

netons sont-elles belles en dehors ? Les tapis sont-ils posés et tout est-il en ordre ?

CURTIS

Tout est prêt. Ainsi, je t'en prie, quoi de nouveau ?

1240

GRUMIO

D'abord, tu sauras que mon cheval est épuisé, et que mon maître et que ma maîtresse sont tombés.

CURTIS

Comment ?

GRUMIO

De leurs selles dans la boue. Ah ! c'est une longue histoire.

CURTIS

Conte-nous-la, bon Grumio.

1245

GRUMIO

Approche ton oreille.

CURTIS

La voici.

GRUMIO

Tiens !

CURTIS

C'est ce qui s'appelle sentir une histoire, ce n'est pas l'entendre.

CURTIS

Tous deux sur un seul cheval ?

1250

GRUMIO

Qu'est-ce que ça te fait ?

CURTIS

Ça fait beaucoup au cheval.

GRUMIO

Alors, raconte toi-même l'histoire. Si tu ne m'avais pas interrompu, tu aurais appris comme quoi le cheval est tombé, et elle sous le cheval, et dans quel borbier ! Tu aurais appris comme quoi elle était toute souillée ; comme quoi il l'a laissée avec le cheval sur elle ; comme quoi il m'a battu parce que son cheval avait bronché, comme quoi elle a pataugé dans la bourbe pour l'arracher de moi ; comme quoi il jurait ; comme quoi elle priait, elle qui n'avait jamais prié ; comme quoi je criais ; comme quoi les chevaux se sont échappés ; comme quoi la bride qu'elle tenait s'est rompue ; comme quoi j'ai perdu ma croupière ; et mille autres choses mémorables qui vont mourir dans l'oubli, tandis que toi, tu rentreras dans ta tombe avec toute ton ignorance.

1255

1260

CURTIS

À ce compte, il est plus intraitable qu'elle.

CURTIS

Tous !

1265

GRUMIO

Appelle-les !

CURTIS

Holà ! entendez-vous ? Il faut que chacun de vous aille au-devant de mon maître pour faire son salut à ma maîtresse.

GRUMIO

Son salut ! elle peut bien le faire toute seule.

CURTIS

Qui le nie ?

1270

GRUMIO

Toi, il paraît : tu invites la compagnie à lui faire son salut.

CURTIS

Je l'invite à rendre à madame l'honneur qui lui est dû.

GRUMIO

L'honneur ! Elle l'avait donc perdu, s'il faut qu'on le lui rende

NATHANIEL

Bienvenu, Grumio !

PHILIPPE

Comment va, Grumio ?

1275

JOSEPH

Eh bien, Grumio ?

NICHOLAS

Camarade Grumio !

NATHANIEL

Comment va, vieux ?

GRUMIO

Bienvenu, toi !... Comment va, toi ?... Te voilà, toi... C'est toi, camarade !... Voilà les bonjours finis. Maintenant, mes gaillards, tout est-il prêt ? tout est-il nettoyé ?

1280

NATHANIEL

Tout est prêt. À quelle distance est notre maître ?

GRUMIO

À deux pas ! Il est déjà à bas de cheval. Ainsi ne soyez pas... Tudieu ! Silence ! j'entends mon maître.

PETRUCHIO

— Où sont donc ces drôles ? Quoi ! personne à la porte — pour tenir mon étrier et emmener mon cheval ! — Où est Nathaniel, Grégoire, Philippe ?

1285

TOUS LES VALETS

Voilà ! voilà ! monsieur ! Voilà, monsieur !

PETRUCHIO

— Voilà, monsieur ! voilà, monsieur ! voilà, monsieur ! voilà, monsieur !
— Têtes de bûches ! grossiers palefreniers que vous êtes ! — Quoi, plus
de service ! plus d'attention ! plus de respect ! — Où est le stupide drôle
que j'avais envoyé devant ? 1290

GRUMIO

— Me voilà, monsieur ! aussi stupide que devant.

PETRUCHIO

— Manant ! fils de putain ! cheval de bât ! bête de somme ! — Est-ce que
je ne t'avais pas dit de venir me trouver dans le parc, — et d'amener
avec toi tous ces chenapans-là ? 1295

PETRUCHIO

— Allez, coquins, allez me chercher à souper.

PETRUCHIO

Quelques valets sortent.

PETRUCHIO

Il chante.

PETRUCHIO

« Où est la vie que je menais ? » 1300

PETRUCHIO

— Où sont ces... Asseyez-vous, Catharina, et sois la bienvenue.

PETRUCHIO

Il s'assied.

PETRUCHIO

— Ouf ! ouf ! ouf ! ouf !

PETRUCHIO

Les valets reviennent, apportant le souper.

PETRUCHIO

— Eh bien, dépêchons !... Voyons, ma bonne et douce Cateau, soyez gaie. — Ôtez-moi mes bottes, chenapans, gueux que vous êtes ! Dépêchons.

1305

PETRUCHIO

Il chante.

PETRUCHIO

« C'était un moine de l'ordre gris Qui se promenait sur la route. »

PETRUCHIO

Il tend une de ses bottes à un valet, qui le déchausse.

1310

PETRUCHIO

— Au diable, chenapan ! tu me tords le pied ! Attrape !

PETRUCHIO

Il le frappe.

PETRUCHIO

Et apprend à mieux tirer l'autre — Soyez gaie, Cateau... Holà ! de l'eau !... — Où est mon épagneul Troylus ? Faquin, décampe — et dis à mon cousin Ferdinand de venir ici.

1315

PETRUCHIO

Un valet sort.

PETRUCHIO

— C'est quelqu'un, Cateau, qu'il faudra que tu embrasses et que tu connaisses... — Où sont mes pantoufles ?... Aurai-je enfin de l'eau ?

PETRUCHIO

On lui présente une cuvette.

PETRUCHIO

— Allons, Cateau, lavez-vous, et soyez la bienvenue, là, à cœur ouvert.

1320

PETRUCHIO

Frappant un valet qui a laissé tomber l'aiguière.

PETRUCHIO

— Comment, misérable fils de garce ! tu la laisses tomber !

CATHARINA

— Patience, je vous en prie ; c'est une faute involontaire.

PETRUCHIO

— Fils de putain ! tête de maillet ! coquin à longues oreilles !... — Allons, Cateau, asseyez-vous ; je sais que vous avez de l'appétit.

1325

PETRUCHIO

Ils se mettent à table.

PETRUCHIO

— Voulez-vous dire les grâces, Cateau, ou bien les dirai-je ? — Qu'est ceci ? du mouton ?

PREMIER VALET

En effet.

PETRUCHIO

Qui l'a apporté ?

1330

PREMIER VALET

Moi.

PETRUCHIO

— Il est brûlé, comme toute votre viande ! — Chiens que vous êtes !... Où est ce gueux de cuisinier ? — comment, maroufles, avez-vous osé apporté ça du fourneau, — et le servir ainsi, à moi qui ne l'aime pas ? — Allons, remportez cela, assiettes, verres et tout.

1335

PETRUCHIO

Il jette sur la scène tout ce qui est sur la table.

PETRUCHIO

— Étourneaux ! butors ! manants malappris que vous êtes ! — Quoi, vous murmurez ! Je suis à vous tout à l'heure.

CATHARINA

— Je vous en prie, cher mari, ne vous agitez pas ainsi. — Cette viande était bonne, si vous vous en étiez contenté.

1340

PETRUCHIO

— Je te dis, Cateau, qu'elle était brûlée et desséchée ; — et il m'est expressément défendu de la manger ainsi ; — car elle engendre la colère et enracine la fureur ; — étant tous deux assez colériques par nature, — il vaudrait mieux pour nous rester à jeun — que de nous nourrir ainsi de viande par trop cuite. — Prends patience ; demain on fera mieux. — et, pour ce soir, nous jeûnerons de compagnie... — Viens, je vais te conduire à ta chambre nuptiale.

1345

PETRUCHIO

Petruchio et Catharina sortent, suivis de Curtis.

NATHANIEL

— Pierre, as-tu jamais rien vu de pareil ?

PIERRE

— Il la massacre avec sa propre humeur.

1350

GRUMIO

— Où est-il ?

CURTIS

Dans la chambre de Madame — à lui faire un sermon de continence ; et il peste, et il jure, et il gronde si bien, qu'elle, la pauvre âme, — ne sait plus comment se tenir, regarder, ni s'exprimer, — et reste ébahie, comme éveillée en sursaut d'un rêve... — Sortons ! sortons ! car le voici qui vient.

1355

PETRUCHIO

Il sort.

PETRUCHIO

‌

SCÈNE VII

(Padoue. Un parc attenant à la maison de Baptista.)

TRANIO

— Est-il possible, ami Licio, que Bianca ait du goût — pour un autre que Lucentio ? — Je vous répète, monsieur, qu'elle me donne les meilleurs encouragements.

1360

HORTENSIO

— Monsieur, pour vous convaincre de ce que j'ai dit, — tenez-vous à l'écart et observez la manière dont il lui donne sa leçon.

HORTENSIO

Ils se mettent de côté.

LUCENTIO

— Eh bien, madame, profitez-vous dans vos lectures ?

1365

BIANCA

— Et vous, maître, que lisez-vous ? répondez-moi d'abord à cela.

LUCENTIO

— Je lis ce que je professe, l'Art d'aimer.

BIANCA

— Puissiez-vous, monsieur, être maître dans votre art !

LUCENTIO

— Aussi longtemps, douce amie, que vous serez maîtresse de mon cœur !

1370

LUCENTIO

Ils s'éloignent en causant.

HORTENSIO

— Morbleu, c'est marcher lestement !... Ah ça ! qu'en dites-vous, je vous prie, — vous qui n'hésitez pas à jurer que votre maîtresse Bianca — n'aimait personne au monde autant que Lucentio !

TRANIO

— Ô dépit amoureux ! ô sexe inconstant !... — Je te le déclare, Licio, c'est étonnant. 1375

HORTENSIO

— Cessez de vous méprendre. Je ne suis pas Licio, — ni un musicien comme j'en ai l'air ; — je répugne à vivre plus longtemps sous ce déguisement — pour une créature capable de planter là un gentilhomme et de se faire un dieu d'un pareil malotru. — Sachez, monsieur, que je m'appelle Hortensio. 1380

HORTENSIO

— Voyez-les ! que de baisers et de tendresses !... Signor Lucentio, — voici ma main : je m'engage fermement — à cesser de lui faire la cour et à la renier — comme une créature indigne des hommages — dont je l'ai follement flattée jusqu'ici. 1385

TRANIO

— Comme vous, je fais ici sans réticence le serment de — ne jamais l'épouser, quand elle m'en supplierait. — Foin d'elle ! Voyez quelles tendresses bestiales elle a pour lui !

HORTENSIO

— Je voudrais que tout le monde, hormis lui, renonçât à elle. — Quant à moi, pour être plus sûr de tenir mon serment, — je veux me marier à une riche veuve, — avant que trois jours se passent ; oui, à une veuve qui n'a cessé de m'aimer — tout le temps que j'ai aimé cette fière et dédaigneuse coquette. — Et sur ce, adieu, signor Lucentio. — Dans la femme, c'est la tendresse et non la beauté extérieure — qui désormais 1390

obtiendra mon amour. Je prends donc congé de vous, résolu à faire ce que j'ai juré.

1395

HORTENSIO

Hortensio sort. Lucentio et Bianca reviennent sur le devant de la scène.

TRANIO

— Madame Bianca, le ciel vous accorde tous les bonheurs — que peuvent avoir les amants heureux ! — Ah ! je vous ai surprise à faire la sieste, ma mie, — et nous avons, Hortensio et moi, renoncé à vous.

1400

BIANCA

— Vous plaisantez, Tranio ; avez-vous vraiment renoncé à moi tous deux ?

TRANIO

— Oui, madame.

LUCENTIO

Nous voilà donc débarrassés de Licio !

TRANIO

— Ma foi, oui ; il va trouver une veuve plantureuse — qu'en un jour il aura courtisée et épousée.

1405

BIANCA

— Dieu le tienne en joie.

TRANIO

— Oh ! il est bien sûr de l'apprivoiser.

BIANCA

À ce qu'il dit, Tranio.

TRANIO

— D'honneur, il est allé à l'école où l'on apprend à apprivoiser.

1410

BIANCA

— Comment ! il y a une école comme celle-là.

TRANIO

— Oui, madame, et c'est Petruchio qui en est le maître ; — il enseigne je ne sais combien de tours — pour apprivoiser la femme la plus sauvage et pour exorciser une bavarde.

BIONDELLO

— Ô maître. ! maître ! j'ai tant fait le guet, — que je suis échiné ; mais
enfin, j'ai aperçu — un angélique vieillard qui descendait la colline — et
qui fera l'affaire.

1415

LUCENTIO

Qu'est-il, Biondello ?

LUCENTIO

— Eh bien, après, Tranio ?

TRANIO

— S'il est crédule et s'il a foi dans mes récits, — je lui ferai prendre avec empressement le rôle de Vincentio, — et il se portera caution auprès de Baptista Minola, — comme s'il était le véritable Vincentio. — Emmenez votre bien-aimée et laissez-moi seul. 1420

TRANIO

Lucentio et Bianca sortent.

PÉDAGOGUE

— Dieu vous garde, monsieur ! 1425

TRANIO

Et vous aussi, monsieur ! vous êtes le bienvenu. — Poursuivez-vous plus loin ou arrêtez-vous ici votre voyage ?

PÉDAGOGUE

— Monsieur, je l'arrête ici pour une semaine ou deux ; — et alors je poursuis plus loin, je vais jusqu'à Rome, — et de là à Tripoli, si Dieu me prête vie. 1430

TRANIO

— De quelle contrée, je vous prie ?

PÉDAGOGUE

De Mantoue.

TRANIO

— De Mantoue, monsieur ! morbleu, à Dieu ne plaise ! Et vous venez à Padoue, sans souci de votre vie !

PÉDAGOGUE

— De ma vie, monsieur ! comment cela ? voilà qui est sérieux.

1435

TRANIO

— C'est la mort pour tout habitant de Mantoue — que de venir à Padoue. Est-ce que vous n'en savez pas la cause ? — L'embargo est mis sur vos navires à Venise, et notre duc, — pour une querelle privée entre votre duc et lui, — a fait publier et proclamer partout cette peine. — C'est étonnant ; mais, si vous étiez venu un peu plus tôt, — vous auriez 1440
entendu faire la proclamation.

PÉDAGOGUE

— Hélas ! monsieur, c'est d'autant plus triste pour moi — que j'ai des lettres de change — de Florence que je dois présenter ici.

TRANIO

— Eh bien, monsieur, pour vous rendre service, — je vais faire une chose. Voici ce que je vous conseille... — Mais d'abord, dites-moi, avez-vous jamais été à Pise ? 1445

PÉDAGOGUE

— Oui, monsieur, j'ai souvent été dans Pise, — Pise, renommée par ses graves citoyens.

TRANIO

— Parmi eux, connaissez-vous un nommé Vincentio ?

PÉDAGOGUE

— Je ne le connais pas, mais j'ai entendu parler de lui : — un marchand d'une incomparable richesse ! 1450

TRANIO

— Il est mon père, monsieur, et, à dire vrai, — il vous ressemble un peu de visage.

BIONDELLO

— Juste comme une pomme à une huître.

PÉDAGOGUE

— Oh ! volontiers, monsieur, et je vous considérerai toujours — comme le protecteur de ma vie et de ma liberté. 1455

TRANIO

— Venez donc avec moi pour mettre la chose à exécution. — Ah ! à propos, je vous dirai — que mon père est attendu ici chaque jour — pour assurer par contrat la dot — de la fille de Baptista avec qui je me marie. — Pour toutes ces circonstances, je vous mettrai au courant. — Venez avec moi, monsieur, pour vous vêtir comme il sied. 1460

TRANIO

Ils sortent.

TRANIO

‌

SCÈNE VIII

(Chez Petruchio.)

GRUMIO

— Non, non, en vérité, je n'oserai pas, sur ma vie !

GRUMIO

— Que direz-vous d'un pied de veau ?

1465

CATHARINA

— C'est exquis ; je t'en prie, fais-m'en avoir.

GRUMIO

— Je crains que ce ne soit une viande trop irritante. — Et que diriez-vous de tripes grasses, bien grillées ?

CATHARINA

— Je les aime beaucoup ; bon Grumio, va m'en chercher.

GRUMIO

— Je ne sais pas trop ; je crains que ce ne soit irritant. — Que diriez-vous d'un morceau de bœuf à la moutarde ?

1470

CATHARINA

— C'est un plat dont j'aime me nourrir.

GRUMIO

— Oui, mais la moutarde est un peu trop échauffante.

CATHARINA

— Eh bien, la tranche de bœuf ! et laisse la moutarde de côté.

GRUMIO

— Non, ça, je ne le ferai pas ; vous aurez la moutarde — ou vous n'aurez¹⁴⁷⁵
pas de bœuf de Grumio.

CATHARINA

— Eh bien ! les deux choses, ou l'une sans l'autre, ou ce que tu voudras.

GRUMIO

— Soit ! alors la moutarde sans le bœuf.

CATHARINA

— Va-t'en ! décampe, fourbe qui te moques de moi ! — Ah ! tu me nour-
ris rien qu'avec le nom des plats ! — Malheur à toi et à toute la clique de¹⁴⁸⁰
ceux — qui triomphent ainsi de ma misère ! — Allons, décampe, te dis-
je !

PETRUCHIO

— Comment va ma Catharina ? Comment, ma charmante, toute abat-
tue !

HORTENSIO

— Madame, comment vous trouvez-vous ?

1485

CATHARINA

Aussi froide que possible.

PETRUCHIO

— Redresse tes esprits, et regarde-moi gaiement. — Tiens, amour, tu vois combien je suis empressé ; — j'ai préparé moi-même ton repas, et je te l'apporte.

PETRUCHIO

Il met le plat sur la table.

1490

PETRUCHIO

— Je compte bien, chère Catharina, que cette attention — mérite un remerciement. — Quoi ! pas un mot ! Ah ! je le vois, tu n'aimes pas cela, — et toutes mes peines sont en pure perte.

PETRUCHIO

À un valet.

PETRUCHIO

— Allons, emportez ce plat.

1495

CATHARINA

Je vous en prie, laissez-le là.

PETRUCHIO

— On paye de remerciements le plus pauvre service. — Vous payerez le mien avant de toucher à ce plat.

CATHARINA

— Je vous remercie, monsieur.

CATHARINA

Elle s'assied à table. Petruchio reste debout.

1500

HORTENSIO

— Signor Petruchio, fi ! vous êtes à blâmer ! — Allons, madame Catharina, je vous tiendrai compagnie.

PETRUCHIO

— Mange tout, Hortensio, si tu m'aimes...

PETRUCHIO

Haut, à Catharina.

PETRUCHIO

— Puisse ce repas faire du bien à ton petit cœur ! — Cateau, mange vite... Et tout à l'heure, mon aimable rayon de miel, — nous allons retourner chez ton père, — pour y étrenner les plus belles parures, — les vêtements de soie, les toques et les bagues d'or, — les fraises, les manchettes, les vertugadins, je ne sais quoi encore, — les écharpes, les éventails, les garnitures de rechange, — les bracelets d'ambre, les colliers et tout le clinquant possible... — Eh bien, tu as dîné ? Le tailleur attend ton bon plaisir — pour orner ta personne de ses plus riches falbalas.

1505

1510

PETRUCHIO

— Venez, tailleur, et voyons cette parure ; — déployez la robe.

MERCIER

— Voici la toque que Votre Honneur a commandée.

PETRUCHIO

Allons donc ! elle est moulée sur une écuelle ; — c'est un vase de ve-
lours. Fi ! fi ! c'est inconvenant et malpropre. — Eh ! mais, c'est une co-
quille, une écaille de noix, — un brimborion, un hochet, une attrape, une
toque de poupon ! — Emportez-la, allons, et donnez m'en une plus
grande. 1515

CATHARINA

— Je n'en veux pas de plus grande ; celle-ci est à la mode, — les gentilles
femmes portent ces toques-là. 1520

PETRUCHIO

— Quand vous serez gentille, vous en aurez une aussi, mais pas avant.

HORTENSIO

Ce ne sera pas de sitôt.

CATHARINA

— Ah ça, monsieur, je compte bien qu'il me sera permis de parler, — et
je parlerai ; je ne suis pas une enfant ni un poupon. — Des gens qui va-
laient mieux que vous ont enduré ma franchise ; — si vous ne le pouvez
pas, bouchez-vous les oreilles. — Il faut que ma langue exprime le res-
sentiment de mon cœur, — ou que mon cœur se brise en le comprimant. 1525

— Plutôt que de m'exposer à cela, je prendrai — en paroles toute la liberté qui me plaît.

1530

PETRUCHIO

— Ma foi, tu dis vrai ; cette toque est affreuse : — une croûte de pâté ! une billevesée ! un pâté de soie ! — Je t'aime de ne pas aimer cela.

CATHARINA

— Aimez-moi, ou ne m'aimez pas, j'aime cette toque ; — et je l'aurai et je n'en veux pas d'autre.

PETRUCHIO

— La robe, à présent ?... Allons, tailleur, montre-nous-la ! — Ô mon Dieu ! miséricorde ! quelle est cette mascarade !... — Qu'est cela ! une manche ? C'est comme une bombarde ! — Quoi, du haut en bas, découpée comme une tarte aux pommes ! — Piquée et surpiquée, taillée, crevée et trouée, — comme une chaufferette dans la boutique d'un barbier ! — Au nom du diable, tailleur, comment appelles-tu ça ?

1535

1540

HORTENSIO

— Je vois qu'elle n'aura probablement ni toque ni robe.

TAILLEUR

— Vous m'avez commandé de la faire soigneusement — à la mode du jour.

PETRUCHIO

— Oui, morbleu ! Mais si vous vous rappelez, — je ne vous ai pas dit de la gêter à la mode du jour. — Allons, enjambez-moi tous les ruisseaux

1545

jusque chez vous ; — vous n'emporterez pas ma pratique, messire. — Je ne veux pas de cela. Allez, faites-en ce qu'il vous plaira.

CATHARINA

— Je n'ai jamais vu une robe de meilleure façon, — plus élégante, plus charmante, ni plus comme il faut. — Il paraît que vous voudriez faire de moi une poupée.

1550

PETRUCHIO

— C'est ma foi vrai, il voudrait faire de toi une poupée.

TAILLEUR

— Elle dit que c'est Votre Seigneurie qui voudrait faire d'elle une poupée.

PETRUCHIO

— Ô monstrueuse arrogance ! Tu mens, fil, — tu mens, dé, — tu mens, verge, trois-quarts, moitié et quart de verge, tu mens, clou, — puce, ciron, grillon d'hiver ! — Je serai bravé chez moi par un écheveau de fil ! — Arrière, oripeau, arrière, chiffre, arrière, reste ! — ou je vais te mesurer avec ta verge de manière — à te faire souvenir toute ta vie d'avoir bavardé ! — Je te dis, moi, que tu as gâté sa robe !

1555

TAILLEUR

— Votre Seigneurie est dans l'erreur ; — la robe est faite — juste comme mon maître avait injonction de la faire ; — c'est Grumio qui a donné les ordres.

1560

GRUMIO

— Je n'ai pas donné d'ordre ; j'ai donné l'étoffe.

TAILLEUR

— Mais comment avez-vous demandé qu'elle fût faite ?

GRUMIO

— Parbleu, avec une aiguille et du fil.

1565

TAILLEUR

— Mais n'avez vous pas recommandé qu'elle fût taillée ? —

GRUMIO

Tu as toisé bien des étoffes ? je suppose.

TAILLEUR

Oui.

GRUMIO

Eh bien, ne me toise pas. Tu as bien fait des hommes superbes ; eh bien, ne fais pas le superbe avec moi ; je ne veux pas qu'on me toise ni qu'on me brave. Je te répète que j'ai dit à ton maître de tailler la robe, mais je ne lui ai pas dit de la tailler en pièces. Ergo , tu mens.

1570

TAILLEUR

Eh bien, pour preuve de ce que je dis, voici le devis de la façon.

PETRUCHIO

Lis-le.

GRUMIO

Le devis en a menti par la gorge, s'il dit que j'ai dit ça.

1575

TAILLEUR

« Imprimis, une robe à corsage ample. »

GRUMIO

Maître, si j'ai jamais dit une robe à corsage ample, qu'on me couse dans la jupe et qu'on me batte à mort avec un peloton de fil brun ! J'ai dit une robe.

PETRUCHIO

Continue.

1580

TAILLEUR

« Avec un petit collet arrondi... »

GRUMIO

Je confesse le collet.

TAILLEUR

« Avec une manche large... »

GRUMIO

Je confesse deux manches.

TAILLEUR

« Les manches minutieusement découpées... »

1585

PETRUCHIO

Oui, voilà l'infamie.

GRUMIO

Erreur dans le mémoire, monsieur ! erreur dans le mémoire ! J'ai commandé que les manches fussent découpées d'abord, et ensuite recousues ; et cela, je te le prouverai, quand ton petit doigt serait armé d'un dé.

1590

TAILLEUR

Ce que je dis est vrai ; si je te tenais ailleurs, je te le ferais reconnaître.

GRUMIO

Je suis à ta disposition ! Sur-le-champ ! munis-toi du mémoire, passe-moi ta verge, et ne me ménage pas.

HORTENSIO

Dieu me pardonne, Grumio ! la partie ne serait pas égale.

PETRUCHIO

Ah ça, monsieur, en deux mots, cette robe n'est pas pour moi.

1595

GRUMIO

Vous avez raison, monsieur ; elle est pour ma maîtresse.

PETRUCHIO

Allons ! emporte-la et remets-la à la disposition de ton maître.

GRUMIO

Maraud ! ne t'en avise pas. — Mettre la robe de ma maîtresse à la disposition de ton maître !

PETRUCHIO

— Eh bien, monsieur, quelle idée vous prend ?

1600

GRUMIO

— Oh ! monsieur, l'idée est beaucoup plus sérieuse que vous ne pensez :
— mettre la robe de ma maîtresse à la disposition de son maître ! — Oh !
fi ! fi ! fi !

PETRUCHIO

— Hortensio, veille à ce que le tailleur soit payé...

PETRUCHIO

Haut.

1605

PETRUCHIO

— Allons, emporte ça ; décampe, et plus un mot.

HORTENSIO

— Tailleur, je te payerai ta robe demain. — Ne prends pas en mauvaise part ces paroles un peu brusques. — Va-t'en, te dis-je ; mes compliments à ton maître.

HORTENSIO

Le tailleur sort.

1610

PETRUCHIO

À Grumio.

PETRUCHIO

— Va, appelle mes gens et mettons-nous en route ; — amène nos chevaux au bout de la grande allée ; — c'est là que nous monterons en selle ; nous irons à pied jusque-là... — Voyons, il est, je crois, environ sept heures, — nous pouvons fort bien arriver là-bas pour dîner.

1615

CATHARINA

— J'ose vous assurer, monsieur, qu'il est près de deux heures ; — et nous n'arriverons pas avant l'heure du souper.

PETRUCHIO

— Il sera sept heures avant que je monte à cheval. — Voyez, dans ce que je dis, ou fais, ou veux faire, — vous êtes toujours à me contrecarrer...

PETRUCHIO

À ses gens.

1620

PETRUCHIO

Mes maîtres, laissez-nous, — je ne partirai pas aujourd'hui ; et quand je partirai, — il sera l'heure qu'il me plaira de dire.

HORTENSIO

Oui-dà ? ce galant-là veut commander au soleil !

HORTENSIO

Ils sortent

HORTENSIO

1625

HORTENSIO

‌

SCÈNE IX

(Devant la maison de Baptista.)

TRANIO

— Monsieur, voici la maison ; vous plaît-il que j'appelle ?

PÉDAGOGUE

— Oui ; que faire sans cela ?... Si je sais bien mon rôle, le signor Baptista peut se rappeler m'avoir vu, — il y a près de vingt ans, à Gênes, où — nous logions tous deux à l'hôtel de Pégase.

1630

TRANIO

C'est bien cela ; — et tenez-vous, en tout cas, avec l'austérité — qui convient à un père.

PÉDAGOGUE

— Je vous le garantis... Mais, monsieur, voici votre page qui vient : — il serait bon de lui faire la leçon.

TRANIO

Rassurez-vous sur lui. Morbleu, Biondello, — voici le moment de bien
faire ton devoir, je t'en avertis ; — figure-toi que c'est le vrai Vincentio. 1635

BIONDELLO

— Bah ! soyez sans inquiétude.

TRANIO

— Mais as-tu fait ta commission auprès de Baptista ?

BIONDELLO

— Je lui ai dit que votre père était à Venise, — et que vous l'attendiez
aujourd'hui même à Padoue. 1640

TRANIO

— Tu es un gaillard immense ; tiens voilà pour boire. — J'aperçois Bap-
tista... Prenez votre contenance, monsieur.

TRANIO

— Signor Baptista, heureux de vous rencontrer !...

TRANIO

Au Pédagogue.

PÉDAGOGUE

— Doucement, mon fils ! 1645

PÉDAGOGUE

À Baptista.

PÉDAGOGUE

— Monsieur, avec votre permission, étant venu à Padoue — pour recouvrer quelques dettes, mon fils Lucentio — m’a mis au courant d’une importante affaire — d’amour entre votre fille et lui-même. — Or, vu les bons rapports qui me parviennent sur vous, — vu l’amour qu’il porte à votre fille — et qu’elle lui porte, pour ne pas le faire attendre trop longtemps, — j’accorde, dans ma sollicitude paternelle, — mon consentement à son mariage ; et, si vous êtes disposé — aussi favorablement que moi, monsieur, nous ferons nos conventions, — et vous me trouverez tout prêt et tout porté — à approuver cette union avec votre fille ; — car je ne puis pas être méticuleux avec vous, — signor Baptista, dont j’ai entendu tant de bien.

BAPTISTA

— Monsieur, pardon de ce que je vais vous dire. — Votre franchise et votre concision me plaisent beaucoup. — Il est très-vrai que votre fils Lucentio ici présent — aime ma fille et qu’il est aimé d’elle, — ou bien tous deux dissimulent profondément leurs sentiments. — En conséquence, vous n’avez qu’à promettre — de vous conduire en père envers lui, — et qu’à assurer à ma fille un douaire suffisant ; — et le mariage est conclu, et c’est chose faite. — Votre fils aura ma fille avec mon consentement.

TRANIO

— Je vous remercie, monsieur... Où désirez-vous — que nous soyons fiancés et que le contrat soit dressé, — conformément aux conventions des parties !

BAPTISTA

— Pas chez moi, Lucentio. Car, vous savez, — les murs ont des oreilles, et j'ai un nombreux domestique. — Et puis, le vieux Gremio est toujours aux écoutes ; — et il se pourrait que nous fussions interrompus. ¹⁶⁷⁰

TRANIO

— Alors, ce sera dans mon logis, si vous le trouvez bon, monsieur. — Là réside mon père ; là ce soir même, — nous terminerons l'affaire à merveille entre nous. — Envoyez chercher votre fille par le valet qui vous suit, — et mon page ira immédiatement quérir le notaire. — Le pire de l'affaire, c'est que, faute d'avoir été prévenu à temps, — vous risquez fort de trouver une maigre et chétive pitance. ¹⁶⁷⁵

BAPTISTA

— Votre proposition me plaît.

BAPTISTA

À Lucentio.

BAPTISTA

Cambio, vous allez courir à la maison — dire à Bianca de se tenir prête ; — apprenez-lui, si vous voulez, ce qui se passe : — que le père de Lucentio est arrivé à Padoue, — et que, selon toute probabilité, elle sera la femme de Lucentio. ¹⁶⁸⁰

LUCENTIO

— Je prie les dieux qu'elle le soit, et de tout mon cœur.

TRANIO

— Ne badine pas avec les dieux, et pars. — Signor Baptista, vous montreraï-je le chemin ? — Vous êtes le bienvenu, mais un seul plat sera sans doute tout votre souper. — Venez toujours ; nous ferons mieux les choses à Pise. 1685

BAPTISTA

Je vous suis. —

BAPTISTA

Sortent Triano, le Pédagogue et Baptista. 1690

BIONDELLO

Cambio !

LUCENTIO

Que dis-tu, Biondello ?

BIONDELLO

Vous avez vu mon maître cligner de l'œil et vous sourire ?

LUCENTIO

Qu'est-ce que cela voulait dire, Biondello ?

BIONDELLO

Rien, ma foi ; mais il m'a laissé ici en arrière pour expliquer le sens et la moralité de ses signes et de ses gestes. 1695

LUCENTIO

Voyons leur moralité.

BIONDELLO

La voici. Baptista est en lieu sûr, causant avec le père postiche d'un fils illusoire.

LUCENTIO

Et après ?

1700

BIONDELLO

Sa fille doit être amenée par vous au souper.

LUCENTIO

Et ensuite ?

BIONDELLO

Le vieux prêtre de l'église Saint-Luc est à toute heure à vos ordres.

LUCENTIO

Et la fin de tout cela ?

BIONDELLO

Il va pour s'éloigner.

1705

LUCENTIO

Écoute, Biondello.

BIONDELLO

Je ne puis rester plus longtemps. Je connais une fille qui a été mariée une après-midi, comme elle allait au jardin chercher du persil pour farcir un lapin ; vous pourriez bien épouser de même, monsieur ; et sur ce, adieu, monsieur. Mon maître m'a enjoint d'aller à Saint-Luc dire au prêtre de se tenir prêt pour le moment où vous arriverez avec votre appendice. 1710

BIONDELLO

Il sort.

LUCENTIO

— Je puis et veux tout cela, pourvu qu'elle y consente. — Elle en sera charmée ; pourquoi donc en douterais-je ? — Advienne que pourra, je vais l'aborder rondement, — et Cambio jouera de malheur s'il revient sans elle. 1715

LUCENTIO

Il sort.

LUCENTIO

‌

SCÈNE X

(Une route.)

PETRUCHIO

— En marche, au nom de Dieu ! remettons-nous en marche vers la maison de notre père... — Seigneur ! comme la lune est brillante et sereine !¹⁷²⁰

CATHARINA

— La lune ! bah ! c'est le soleil ! Il n'y a pas de clair de lune à présent.

PETRUCHIO

— Je dis que c'est la lune qui brille si vivement.

CATHARINA

— Je sais que c'est le soleil qui brille si vivement.

PETRUCHIO

— Ah ! par le fils de ma mère, c'est-à-dire par moi-même ! — ce sera la lune ou une étoile ou ce que bon me semblera, — avant que je continue ma route pour aller chez votre père... — Allons ! qu'on remmène nos chevaux ! — Sans cesse contrarié, et contrarié, toujours contrarié !¹⁷²⁵

HORTENSIO

— Dites ce qu'il dit, ou nous ne partirons jamais.

CATHARINA

— De grâce, poursuivons notre chemin, puisque nous sommes venus si loin, — et que ce soit la lune, le soleil ou ce qui vous plaira : — et, s'il vous plaît de l'appeler un lumignon, — je vous jure que c'en sera un pour moi.¹⁷³⁰

PETRUCHIO

— Je dis que c'est la lune.

CATHARINA

Je le sais bien.

1735

PETRUCHIO

— Alors, vous mentez : c'est le soleil béni.

CATHARINA

— Alors, Dieu soit béni ! c'est le soleil béni ; — mais ce n'est plus le soleil quand vous dites que ce n'est pas lui ; — et la lune change au gré de votre pensée. — C'est exactement ce que vous voudrez, — et ce le sera toujours pour Catharina.

1740

HORTENSIO

— Petruchio, va ton chemin ; la campagne est à toi !

PETRUCHIO

— Bonjour, gentille dame, où allez-vous ? — Dis-moi, suave Catharina, dis-moi franchement, — as-tu jamais vu une femme plus fraîche ? — Quelle guerre de blanc et de rouge sur ses joues ! — Les étoiles diamantent-elles le ciel aussi splendidement — que ces deux yeux parent cette figure céleste ? — Aimable et jolie fille, encore une fois bonjour ! — Suave Catharina, embrasse-la pour l'amour de sa beauté. —

1745

HORTENSIO

Il va rendre cet homme fou, à vouloir en faire une femme.

CATHARINA

— Jeune vierge en bouton, fraîche et suave beauté, — où vas-tu ? où est ta demeure ? Heureux les parents d'une si jolie enfant ! — Plus heureux l'homme à qui les astres favorables — te destinent pour tendre compagnie de lit !

1750

PETRUCHIO

— Eh bien, qu'est-ce à dire, Cateau ? Tu n'es pas folle, j'espère. — C'est un vieillard ridé, fané, flétri que tu vois, — et non une vierge, comme tu dis

1755

PETRUCHIO

.

CATHARINA

— Vieux père, pardonne à mes yeux leur méprise : — ils ont été tellement éblouis par le soleil — que tout ce que je vois me paraît vert ; — je m'aperçois à présent que tu es un vieillard vénérable. — Pardon, je te prie, de ma folle méprise !

1760

VINCENTIO

— Beau sire, et vous, ma joyeuse dame, — qui m'avez si étrangement surpris par votre premier abord, — mon nom est Vincentio, ma demeure est à Pise, — et je me rends à Padoue pour y voir un mien fils que je n'ai pas vu depuis longtemps.

PETRUCHIO

— Quel est son nom ?

1765

VINCENTIO

Lucentio, gentil sire.

PETRUCHIO

— La rencontre est heureuse, surtout pour ton fils : — sache en effet que la loi, aussi bien que ton âge vénérable, — m'autorise à t'appeler mon père bien-aimé. — La sœur de ma femme, de cette dame que tu vois — a en ce moment épousé ton fils. N'en sois ni surpris ni affligé. Elle est de bonne renommée, — richement dotée et de naissance honorable ; — d'ailleurs, douée de telles qualités qu'elle serait la digne épouse du plus noble gentilhomme. — Embrassons-nous, vieux Vincentio, — et faisons route ensemble pour voir ton estimable fils — qui sera bien joyeux de ton arrivée.

1770

1775

VINCENTIO

— Tout cela est-il vrai ou vous amusez-vous, en voyageurs goguenards, à faire des plaisanteries — aux gens que vous rencontrez ?

HORTENSIO

Je t'assure, vieillard, que c'est la vérité !

PETRUCHIO

— Allons ! viens avec nous pour t'en assurer toi-même. — Car je vois que notre premier badinage t'a rendu défiant.

1780

PETRUCHIO

Sortent Petruchio, Catharina et Vincentio.

HORTENSIO

— Fort bien, Petruchio, voici qui m’a donné du courage. — Je cours près de ma veuve ; pour peu qu’elle soit revêche, — tu m’auras appris à être intraitable. —

HORTENSIO

Il sort.

1785

HORTENSIO

‌

SCÈNE XI

(Padoue. Devant la maison de Lucentio.)

BIONDELLO

Doucement et lestement, monsieur ; car le prêtre attend.

LUCENTIO

Je vole, Biondello ; mais on peut avoir besoin de toi à la maison ; ainsi, quitte-nous.

BIONDELLO

Non, ma foi. Je veux voir l’église au-dessus de votre tête ; et alors je re-
viendrai près de mon maître le plus vite possible.

1790

BIONDELLO

Ils sortent.

GREMIO

Je m'étonne que Cambio ne soit pas encore arrivé.

GREMIO

Entrent Petruccio, Catharina, Vincentio , suivis de leurs gens.

PETRUCCIO

— Monsieur, voici la porte, c'est ici la maison de Lucentio ; — celle de mon père est plus loin, vers la place du marché ; — il faut que je m'y rende, et je vous laisse ici, monsieur.

1795

VINCENTIO

Il frappe à la porte.

GREMIO

Ils sont occupés en dedans ; vous ferez très-bien de frapper plus fort.

GREMIO

Vincentio frappe à coups redoublés.

1800

GREMIO

Le Pédagogue paraît à la fenêtre.

PÉDAGOGUE

Qui est-ce donc qui frappe comme s'il voulait enfoncer la porte ?

VINCENTIO

Le signor Lucentio est-il chez lui, monsieur ?

PÉDAGOGUE

Il est chez lui, monsieur, mais on ne peut lui parler.

VINCENTIO

Comment ! si un homme lui apportait cent ou deux cents livres pour ses
menus plaisirs ? 1805

PÉDAGOGUE

Gardez vos cent livres pour vous-même ; il n'en aura pas besoin tant
que je vivrai.

PETRUCHIO

Quand je vous disais que votre fils était adoré à Padoue ! Vous entendez,
monsieur... 1810

PETRUCHIO

Au pédagogue.

PETRUCHIO

Pour en finir avec de frivoles circonlocutions, veuillez, je vous prie, dire
au signor Lucentio que son père est arrivé de Pise et qu'il attend ici à la
porte pour lui parler.

PÉDAGOGUE

Tu mens ; son père est déjà arrivé de Pise, et c'est lui qui vous regarde
de cette fenêtre. 1815

VINCENTIO

Tu es son père ?

PÉDAGOGUE

Oui, monsieur, si du moins, je puis en croire sa mère.

PETRUCHIO

Eh bien, messire, que signifie ?... C'est une coquinerie fieffée d'usurper ainsi le nom d'un autre.

1820

PÉDAGOGUE

Empoignez ce drôle ; je le soupçonne de vouloir sous mon nom faire quelque dupe dans cette ville.

BIONDELLO

Je les ai vus tous deux dans l'église. Dieu les mène à bon port !... Mais que vois-je ? mon vieux maître Vincentio ! Ah ! nous sommes perdus, réduits à néant !

1825

VINCENTIO

Viens ici, gibier de potence !

BIONDELLO

Je puis en prendre à mon aise, je suppose !

VINCENTIO

Approche, chenapan ! M'as-tu donc oublié ?

BIONDELLO

Oublié ? non, monsieur ; je ne puis pas vous oublier, ne vous ayant jamais vu de ma vie.

1830

VINCENTIO

Comment, insigne coquin, tu n'as jamais vu le père de ton maître, Vincentio ?

BIONDELLO

Qui ? mon vieux, mon véritable vieux maître ? Si, morbleu, monsieur. Tenez, le voilà à la fenêtre.

VINCENTIO

Ah ! vraiment ?

1835

BIONDELLO

Au secours ! au secours ! au secours ! Voilà un fou furieux qui veut m'assassiner !

BIONDELLO

Il se sauve.

PÉDAGOGUE

Au secours, mon fils ! Au secours, signor Baptista !

PÉDAGOGUE

Il se retire de la fenêtre.

1840

PETRUCHIO

Je t'en prie, Catharina, mettons-nous à l'écart, et voyons la fin de cette controverse.

PETRUCHIO

Ils se retirent.

TRANIO

Monsieur, qui êtes-vous, vous qui osez battre mes gens ?

VINCENTIO

Qui je suis, monsieur ? Eh ! qui êtes-vous vous-même, monsieur ?...
Oh ! dieux immortels ! Oh ! le beau coquin ! Pourpoint de soie ! haut de
chausses de velours ! manteau écarlate ! chapeau en pointe !... Oh ! je
suis ruiné ! je suis ruiné ! Tandis que j'économise à la maison, mon fils
et mon valet dépensent tout à l'université !

1845

TRANIO

Comment ? qu'est-ce à dire ?

1850

BAPTISTA

Ça, est-ce que cet homme est lunatique ?

TRANIO

Monsieur, vous avez tout l'extérieur d'un vieillard sensé et respectable,
mais vos paroles sont celles d'un fou. En quoi cela vous concerne-t-il,
monsieur, si je porte des perles et de l'or ? J'en rends grâce à mon bon
père, j'ai les moyens de le faire.

1855

VINCENTIO

Ton père ! oh ! scélérat ! il est fabricant de voiles à Bergame.

BAPTISTA

Vous faites méprise, monsieur, vous faites méprise, monsieur ; comment croyez-vous qu'il se nomme ? Je vous prie.

VINCENTIO

Comment il se nomme ? comme si je ne le savais pas ! Je l'ai élevé depuis l'âge de trois ans, et son nom est Tranio.

1860

PÉDAGOGUE

Foin ! foin ! âne furieux ! son nom est Lucentio ; il est mon fils unique, et l'héritier de tout ce que je possède, moi, le signor Vincentio.

VINCENTIO

Lucentio ! oh ! il aura assassiné son maître... Emparez-vous de lui, je vous l'enjoins au nom du duc... Oh ! mon fils ! mon fils ! Dis-moi, scélé-rat, où est mon fils Lucentio ?

1865

TRANIO

Qu'on appelle un exempt !...

TRANIO

Un valet arrive suivi d'un exempt.

TRANIO

Emmenez ce furieux drôle en prison !... Père Baptista, Je vous somme de veiller à ce qu'il comparaisse !

VINCENTIO

M'emmener en prison, moi !

1870

GREMIO

Exempt, arrêtez ; il n'ira pas en prison.

BAPTISTA

Pas d'observation, signor Gremio ; je dis qu'il ira en prison.

GREMIO

Prenez garde, signor Baptista, d'être dupe dans cette affaire : j'ose jurer que voici le véritable Vincentio.

GREMIO

Il montre Vincentio.

1875

PÉDAGOGUE

Jure-le, si tu l'oses.

GREMIO

Non, je n'ose pas le jurer.

TRANIO

Alors, tu ferais mieux de dire que je ne suis pas Lucentio.

GREMIO

Si fait, je te reconnais pour être le signor Lucentio.

BAPTISTA

Dehors ce radoteur ! en prison, vite !

1880

VINCENTIO

C'est ainsi qu'on maltraite et qu'on insulte les étrangers !... Oh ! monstrueux drôle !

BIONDELLO

Oh ! nous sommes perdus !... Tenez, le voilà ; reniez-le, désavouez-le, ou c'est fait de nous.

LUCENTIO

— Pardon, cher père !

1885

VINCENTIO

Mon fils bien-aimé est donc vivant !

VINCENTIO

Biondello, Tranio et le Pédagogue se sauvent.

BIANCA

— Pardon, mon bon père !

BAPTISTA

Quelle faute as-tu donc commise ?... — Où est Lucentio ?

LUCENTIO

C'est moi qui suis Lucentio, — le fils véritable du véritable Vincentio, —
et qui par mariage ai fait mienne ta fille, — tandis que des pantins sup-
posés abusaient tes yeux.

1890

GREMIO

— Voilà un complot avéré pour nous tromper tous !

VINCENTIO

— Où est ce damné coquin, ce Tranio qui a ainsi osé me braver en face ?

BAPTISTA

— Ah ça, dites-moi, n'est-ce pas là mon Cambio ?

1895

BIANCA

— Cambio s'est métamorphosé en Lucentio.

LUCENTIO

— C'est l'amour qui a opéré ces miracles. Mon amour pour Bianca — m'a fait changer de condition avec Tranio — qui a joué mon personnage dans la ville : — et enfin je suis heureusement arrivé — au havre désiré de ma félicité... — Ce que Tranio a fait, c'est moi qui l'y ai forcé ; — par-
1900
donnez-lui donc, mon cher père, à ma considération. —

VINCENTIO

Je veux broyer le nez du drôle qui a voulu m'envoyer en prison.

BAPTISTA

Mais dites-moi, monsieur, auriez-vous épousé ma fille sans me demander mon consentement ?

VINCENTIO

— Rassurez-vous, Baptista, nous vous satisferons, allez. — Mais je rentre
1905
pour me venger de ce gueux !

VINCENTIO

Il entre chez Lucentio.

BAPTISTA

— Et moi, pour approfondir cette coquinerie !

BAPTISTA

Il suit Vincentio.

LUCENTIO

— Ne sois pas si pâle, Bianca ; ton père ne sera pas fâché !

1910

LUCENTIO

Lucentio et Bianca entrent dans la maison.

GREMIO

— Moi, je suis déconfit, tout m'étant enlevé, hormis ma place au banquet.

GREMIO

Il entre chez Lucentio.

GREMIO

Petruchio et Catharina reviennent sur le devant de la scène.

1915

CATHARINA

— Mon mari, suivons-les pour voir la fin de cette algarade.

PETRUCHIO

— J’y consens, Cateau, mais d’abord embrasse-moi.

CATHARINA

— Quoi ! au milieu de la rue ?

PETRUCHIO

— Quoi ! as-tu honte de moi ?

CATHARINA

— Non, monsieur, à Dieu ne plaise ! c’est d’embrasser que j’ai honte.

1920

PETRUCHIO

— Eh bien, alors retournons chez nous...

PETRUCHIO

À un valet.

PETRUCHIO

Allons, drôle, partons.

CATHARINA

— Non ! je vais te donner un baiser !... À présent je t’en prie, restons, mon amour !

1925

CATHARINA

Elle l’embrasse.

PETRUCHIO

— N'est-ce pas que c'est bon ? Allons, ma charmante Cateau, mieux vaut tard que jamais ! il n'est jamais trop tard

PETRUCHIO

.

PETRUCHIO

Ils entrent chez Lucentio.

1930

PETRUCHIO

‌

SCÈNE XII

(Une salle à manger chez Lucentio. Un dessert dressé.)

LUCENTIO

— Enfin, après nos longs désaccords, nous sommes en harmonie. — C'est le moment, quand une guerre furieuse est terminée, — de sourire aux dangers esquivés, aux périls évanouis !... — Ma belle Bianca, fais fête à mon père, — tandis qu'avec le même empressement je fais fête au tien... — Frère Petruchio, sœur Catharina, — et toi, Hortensio, près de ton aimable veuve, — banquetez à bouche que veux-tu ; vous êtes les bienvenus chez moi ! — Ce dessert va clore notre appétit, — après le festin que nous venons de faire. Je vous en prie, à table, — et cette fois pour causer autant que pour manger.

1940

LUCENTIO

Tous prennent place.

PETRUCHIO

— Oui, à table ! à table ! mais pour manger, rien que pour manger !

BAPTISTA

— C'est Padoue qui fournit toutes ces douceurs, fils Petruchio.

PETRUCHIO

— Padoue ne contient rien que de doux.

HORTENSIO

— Je voudrais, pour nous deux, que le mot fût juste.

1945

PETRUCHIO

— Je crois, sur ma vie, qu'Hortensio a peur de sa veuve.

VEUVE

— Ah ça, je suis donc à faire peur !

PETRUCHIO

— Vous êtes sensée, et pourtant ici le sens vous manque... — Je veux dire qu'Hortensio vous redoute.

VEUVE

— Celui qui est étourdi croit que le monde tourne en rond.

1950

PETRUCHIO

— Rondement répliqué.

CATHARINA

Madame, qu'entendez-vous par là ?

VEUVE

— C'est ainsi que, grâce à lui, je conçois...

PETRUCHIO

— Vous concevez, grâce à moi !... Qu'est-ce qu'en pense Hortensio ?

HORTENSIO

— Ma veuve dit que c'est ainsi qu'elle conçoit l'explication de la phrase. ¹⁹⁵⁵

PETRUCHIO

— Fort bien réparé... Embrassez-le pour ça, bonne veuve.

CATHARINA

— Celui qui est étourdi croit que le monde tourne en rond... — Je vous en prie, dites-moi ce que vous entendez par là.

VEUVE

— Votre mari, étant affligé d'une femme acariâtre, — mesure à son malheur les chagrins de mon mari ; — et maintenant vous savez ma pensée. ¹⁹⁶⁰

CATHARINA

— Une pensée misérable.

VEUVE

C'est juste, je pensais à vous.

CATHARINA

— Je suis donc une misérable, à vous entendre ?

PETRUCHIO

Sus à elle, Cateau !

HORTENSIO

Sus à elle, ma veuve !

1965

PETRUCHIO

— Cent marcs que ma Cateau la terrasse !

HORTENSIO

Ça, c'est ma fonction.

PETRUCHIO

— Voilà parler en fonctionnaire zélé... À toi, mon gars !

PETRUCHIO

Il boit à Hortensio.

BAPTISTA

— Que pense Gremio de cet assaut d'esprit ?

1970

GREMIO

— Ma foi, monsieur, ils mugissent fort bien.

BIANCA

— Allons donc ! une personne à l'esprit vif dirait — que pour mugir il faut, comme vous, porter cornes.

VINCENTIO

— Oui-dà, madame la fiancée, cela vous a donc réveillée ?

BIANCA

— Oui, mais pas inquiétée. Aussi vais-je me rendormir.

1975

PETRUCHIO

— Pour cela, non ! puisque vous vous êtes risquée, — je vais vous lancer un ou deux traits !

BIANCA

— Me prenez-vous pour un oiseau ? Je vais changer de hallier, — et alors poursuivez-moi de vos flèches, si vous voulez... — Salut à tous !

BIANCA

Bianca, Catharina et la veuve sortent.

1980

PETRUCHIO

— Elle m'a prévenu... Voilà, signor Tranio, — l'oiseau que vous avez visé sans pouvoir l'atteindre. — Allons ! je bois à tous les tireurs, heureux et malheureux !

TRANIO

— Ah ! monsieur, Lucentio m’a lâché comme un lévrier — qui court le gibier, mais qui ne l’attrape que pour son maître.

1985

PETRUCHIO

— Bonne et leste comparaison, mais qui sent le chenil !

TRANIO

— Vous avez bien fait, monsieur, de chasser pour vous-même ; — on dit pourtant que le cerf en perspective vous met aux abois.

BAPTISTA

— Oh ! oh ! Petruchio, Tranio tire sur vous à présent.

LUCENTIO

— Merci du sarcasme, bon Tranio.

1990

HORTENSIO

— Avouez, avouez qu’il vous a touché, là !

PETRUCHIO

— Il m’a un peu égratigné, je l’avoue ; mais, comme le trait a ricoché, — il y a dix à parier contre un qu’il vous a estropiés tous deux.

BAPTISTA

— Ça, pour parler sérieusement, fils Petruchio, — je crois que tu as la plus difficile de toutes.

1995

PETRUCHIO

— Eh bien, je dis que non ; et, tenez ! pour preuve, — que chacun de nous fasse demander sa femme : — celui dont la femme sera la plus obéissante — et se rendra la première à l'invitation, — gagnera le pari que nous allons régler.

HORTENSIO

— D'accord. Que parions-nous ?

2000

LUCENTIO

Vingt couronnes.

PETRUCHIO

Vingt couronnes ! — C'est ce que je risquerais sur mon faucon ou mon chien ; — mais, sur ma femme, je gagerai vingt fois autant.

LUCENTIO

— Eh bien ! cent couronnes !

HORTENSIO

J'y consens.

2005

PETRUCHIO

Le marché est fait ; c'est dit.

HORTENSIO

— Qui commencera ?

LUCENTIO

Moi ! Biondello, — va dire à ta maîtresse de venir.

BIONDELLO

J'y vais.

BIONDELLO

Il sort.

2010

BAPTISTA

— Mon gendre, je suis de moitié avec vous, Bianca viendra.

LUCENTIO

— Je ne veux pas d'associé ; je tiens tout moi seul.

LUCENTIO

— Eh bien, quelle nouvelle ?

BIONDELLO

Monsieur, ma maîtresse m'envoie vous dire — qu'elle est occupée et qu'elle ne peut pas venir.

2015

PETRUCHIO

— Comment ! elle est occupée, et elle ne peut pas venir ! — Est-ce là une réponse ?

GREMIO

Oui, et polie encore, — priez Dieu, monsieur, que votre femme ne vous en envoie pas de pire.

PETRUCHIO

— J'en espère une meilleure.

2020

HORTENSIO

— Biondello, l'ami ! va conjurer ma femme de venir ici sur-le-champ.

HORTENSIO

Biondello sort.

PETRUCHIO

Oh ! oh ! la conjurer ! — Allons, il faudra bien qu'elle vienne.

HORTENSIO

J'ai bien peur, monsieur, — quoi que vous fassiez, que la vôtre ne se laisse pas conjurer !

2025

HORTENSIO

— Eh bien, où est ma femme ?

BIONDELLO

— Elle dit que vous avez en tête quelque belle plaisanterie ; — elle ne veut pas venir ; elle vous dit d'aller la trouver.

PETRUCHIO

— De pire en pire : elle ne veut pas venir ! C'est infâme, intolérable, insupportable ! Grumio, drôle, va trouver ta maîtresse ; et dis-lui que je lui commande de venir. 2030

PETRUCHIO

Grumio sort.

HORTENSIO

— Je sais sa réponse.

PETRUCHIO

Quelle est-elle ?

HORTENSIO

Qu'elle ne veut pas venir. 2035

PETRUCHIO

— Tant pis pour moi, voilà tout.

BAPTISTA

— Oui-dà, par Notre-Dame, voici Catharina !

CATHARINA

— Quelle est votre volonté, seigneur, que vous m'envoyiez chercher ?

PETRUCHIO

— Où est votre sœur ? où est la femme d'Hortensio ?

CATHARINA

— Elles causent dans le salon, assises près du feu.

2040

PETRUCHIO

— Allez les chercher ; si elles refusent de venir, envoyez-les à leurs maris à grands coups de houssine. — Dehors, vous dis-je, et ramenez-les vite.

PETRUCHIO

Catharina sort.

LUCENTIO

— Si vous parlez miracles, en voici un.

2045

HORTENSIO

— C'en est un, en effet ; que peut présager ce prodige ?

PETRUCHIO

— Morbleu, c'est un présage de paix, d'amour, de vie tranquille, — de règle respectée et de légitime suprématie ; — en un mot, de toutes les jouissances et de tous les bonheurs.

PETRUCHIO

— Allons, je veux gagner ma gageure mieux encore, — en vous donnant une plus grande preuve de son obéissance — et de sa vertu récente.

2050

PETRUCHIO

— Tenez, la voici qui ramène vos rebelles épouses — prisonnières de sa féminine éloquence... — Catharina, cette toque ne vous va pas ; — à bas ce chiffon ! jetez-le sous vos pieds.

PETRUCHIO

Catharina arrache sa toque et la jette à terre.

2055

VEUVE

— Seigneur ! puissé-je n'avoir de chagrin — que du jour où j'aurai été réduite à une si niaise soumission !

BIANCA

— Fi ! comment qualifiez-vous une si folle obéissance !

LUCENTIO

— Je voudrais que la vôtre fût aussi folle. — La sagesse de votre obéissance, belle Bianca, — m'a coûté cent couronnes depuis le souper.

2060

BIANCA

— Fou que vous êtes de parier sur mon obéissance !

PETRUCHIO

— Catharina, je te somme de dire à ces femmes revêches — quels sont leurs devoirs envers leurs seigneurs et maris.

VEUVE

— Allons, allons, vous vous moquez ; nous ne voulons pas de leçon.

PETRUCHIO

Parle, te dis-je, et adresse-toi d'abord à elle.

2065

VEUVE

— Elle n'en fera rien.

PETRUCHIO

— Je dis que si... Adresse-toi d'abord à elle.

PETRUCHIO

— Allons ! voilà une bonne fille. Viens m'embrasser, Cateau.

LUCENTIO

— Bon ! va ton chemin, vieux camarade : tu auras le dernier mot.

VINCENTIO

— Qu'il est doux d'entendre des enfants dociles !

2070

LUCENTIO

— Mais qu'il est dur d'entendre des femmes indociles !

PETRUCHIO

— Allons, Cateau, au lit ! — Nous sommes trois mariés, mais vous êtes condamnés.

PETRUCHIO

À Lucentio.

PETRUCHIO

Sortent Petruchio et Catharina.

2075

HORTENSIO

— Oui, va ton chemin. Tu as apprivoisé la plus rude sauvage.

LUCENTIO

— Permettez-moi de trouver étonnant qu'elle se soit laissé ainsi apprivoiser.

LUCENTIO

Ils sortent

LUCENTIO

.

2080

FIN DE LA SAUVAGE APPRIVOISÉE

‌